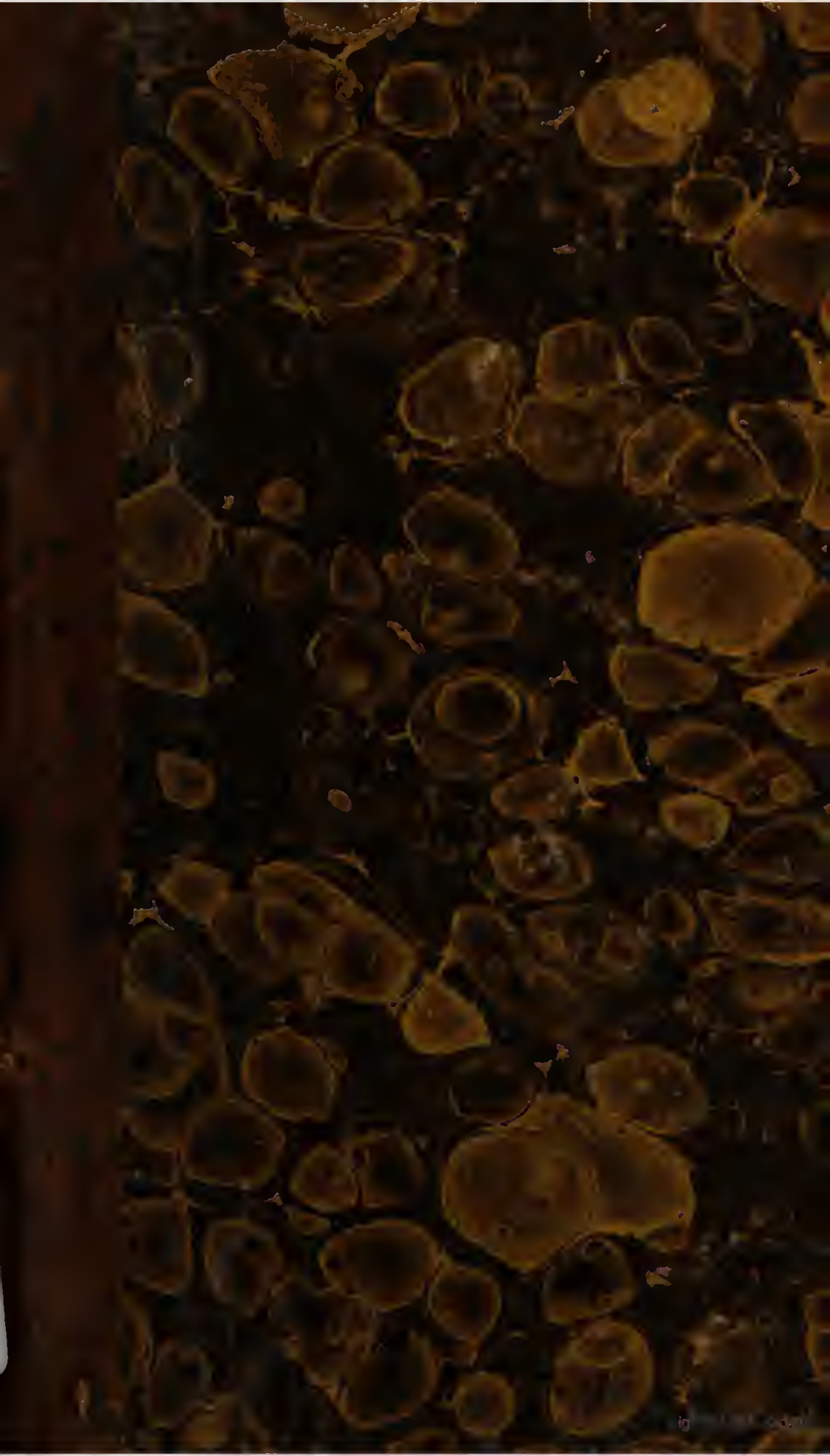

B 12
6
135
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

OEUVRES

DE GRESSET.

SECONDE PARTIE.

DE L'IMPRIMERIE

DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ.

Digitized by Google

ŒUVRES

DE GRESSET.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE PIECES INÉDITES.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

CHEZ BLEUET JEUNE, LIBRAIRE,

PLACE DE L'ÉCOLE, N° 45.

AN XIII. — M. DCCCV.

B? 12. 6. 135

AVERTISSEMENT

SUR

LES ÉGLOGUES

DE VIRGILE.

Nec verbum verbo curabis reddere. Hor.

Cet ouvrage est moins une exacte traduction qu'une imitation hardie des Églogues de Virgile; l'exactitude classique et littéraire ne sert qu'à rabaisser l'essor poétique. L'auteur a cru devoir en secouer le joug, intimidé et averti par le peu de succès de quelques traducteurs de différents poëtes; traducteurs craintifs et scrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail que celui de prouver au public qu'ils savoient expliquer mot pour mot leur auteur; mérite de pédant ou d'écolier. Pour trop vouloir conserver l'air latin à leur original, ils l'ont souvent privé

des beautés que la langue françoise devoit lui prêter. Ils ont pris beaucoup de peine; il en falloit moins pour mieux faire: le vrai goût demande qu'on marche à côté de son auteur, sans le suivre en rampant, et sans baiser humblement tous ses pas. On doit le naturaliser dans nos mœurs, oublier ses tours, ses expressions, son style étranger au nôtre, ne lui laisser enfin que ses pensées, et les exprimer comme il auroit dû faire lui-même s'il avoit parlé notre langue. Le caractere libre de la poésie françoise ne se plie point volontiers à la précision du vers latin: ainsi on s'est mis au large, sans s'enchaîner aux termes; on ne s'est étudié qu'à conserver le fond des choses; on a quelquefois resserré, quelquefois étendu les pensées du poëte, selon le besoin des transitions et les contraintes de la rime. On ne doit montrer son auteur que par les endroits avantageux. Tous le sont à-peu-près pour Virgile; cependant on a cru devoir décharger le style de certaines circonstances qui ne pourroient être rendues heureusement: il est des traits que les graces accompagnent dans le texte, et qu'elles

abandonneroient dans la version. Par exemple, la circonstance des mœurs d'Églé, dans la sixieme Églogue, et la joue enluminée du dieu Pan dans la dixieme, n'ont rien de bas dans le latin; ce sont des situations naïves que la délicatesse de l'expression releve; mais elles ne présenteroient en françois qu'une idée basse et burlesque: ces légers retranchements sont rachetés et remplacés par un peu plus d'étude dans les endroits riants et favorables. Il n'est pas besoin de justifier quelques changements dans les noms des bergers; chose indifférente, et qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du poëme. On s'est permis une liberté plus considérable, mais qu'on a cru nécessaire à nos mœurs et à notre goût; c'est le changement de quelques noms de bergers en des noms de bergeres; par-là les sentiments sont ramenés dans l'ordre, l'amour se trouve dans la nature, et le voile est tiré sur des images odieuses et détestées, qui pouvoient cependant plaire au siecle dépravé du poëte; c'est par ces mêmes égards qu'on a risqué la métamorphose de l'Alexis: quelque personnes d'un goût délicat et d'une critiqu

éclairée ont enhardi l'auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien différencier les expressions de cette amitié d'avec celles de l'amour même ; le préjugé reçu contre les mœurs de Virgile se seroit toujours maintenu, et auroit rendu aux sentiments de Coridon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir et de colorer.

ÉGLOGUES
DE VIRGILE.

ÉGLOGUE I.

TITYRE.

MÉLIBÉE, TITYRE.

MÉLIBÉE.

TRANQUILLE, cher Tityre, à l'ombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre,
Vous chantez; mais pour nous, infortunés bergers,
Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers.
Nous fuyons, exilés d'une aimable patrie.
Seul vous ne quittez point cette terre chérie;
Et, quand tout retentit de nos derniers regrets,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un dieu, cher Mélibée, appui de ma foiblesse,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse :
Oui, je mets ce héros au rang des immortels;
Le sang de mes agneaux rougira ses autels.
Si mon troupeau tranquille erre encor sur ces rives
Quand le sort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs déserts
Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'est un bienfait de ce dieu secourable;
C'est à lui que je dois ce destin favorable.

MÉLIBÉE.

Parmi tant de malheurs et de troubles affreux,
Que je suis étonné de trouver un heureux!
Je suis traînant à peine, en cet exil funeste,
De mes nombrenx troupeaux le déplorable reste;
Cette triste brebis, l'espoir de mon troupeau,
Dans sa fuite a perdu son languissant agneau :
Déja, dans ma douleur, j'ai brisé ma musette :
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette?
Hélas! souvent le ciel, irrité contre nous,
Par des signes trop sûrs m'annonçoit son courroux!
Trois fois (il m'en souvient) dans la forêt prochaine
Le tonnerre à mes yeux est tombé sur un chêne;
De sinistres oiseaux, par de lugubres chants,

Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs.
Mais pourquoi rappeler ces douloureux présages ?...
Berger, quel est ce dieu qui reçoit vos hommages ?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce héros tient sa cour;
Sa présence embellit un plus noble séjour;
Rome est ce lieu charmant : autrefois, je l'avoue,
Je ne croyois point Rome au-dessus de Mantoue.
Quelle étoit mon erreur ! sur ses bords enchantés
Le Tibre voit briller la reine des cités :
Rome l'emporte autant sur le reste des villes
Que le plus haut cyprès sur les buissons stériles.

MÉLIBÉE.

Quel espoir vous porta vers ces aimables lieux ?

TITYRE.

La liberté, berger, s'y montroit à mes vœux :
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices ;
Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices.
Mantoue à mes desirs refusoit ce bonheur;
Par d'inutiles soins je briguois sa faveur ;
Sans aucun fruit pour moi ces fréquents sacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux et de génisses ;
Vainement j'implorois l'heureuse liberté :
Mais enfin j'ai fléchi cette divinité.
J'osai porter ma plainte au souverain du Tibre :

J'étois alors esclave ; il parla, je fus libre.

MÉLIBÉE.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement.
Pendant ces sombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée :
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendrissoit les nymphes d'alentour ;
Les échos des vallons, les pins, et les fontaines,
Rappeloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
Vos fruits dépérissoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triste solitude
Je souffrirois encor la même servitude.
Dans ces maux Rome étoit mon unique recours,
Et ses dieux pouvoient seuls me faire d'heureux jours.
Là, j'ai vu ce héros que chante ma tendresse ;
Il est dans le printemps d'une belle jeunesse :
Allez, bergers, dit-il ; conservez en repos
Votre séjour natal, vos champs, et vos troupeaux.
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui sacrifierai mes plus belles victimes ;
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ses autels recevront mon encens.

MÉLIBÉE.

Ainsi donc, cher Tityre, exempt de nos miseres,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos peres;
Vos troupeaux, respectés du barbare vainqueur,
Demeureront ici sous leur premier pasteur;
Ils ne sortiront point de ces gras pâturages
Pour périr de langueur dans des terres sauvages;
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des saules et du thym.
Nos champs abandonnés vont rester inutiles;
Les vôtres par vos soins seront toujours fertiles;
Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris;
Les amoureux soupirs des rossignols fideles,
Les doux gémissements des tendres tourterelles,
Vous livreront encore aux douceurs du sommeil
Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

TITYRE.

L'amour saura toujours me retracer l'image
Du dieu qui me procure un si doux avantage.
Le cerf d'un vol hardi traversera les airs,
Les habitants des eaux fuiront dans les déserts,
La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me fasse une ame ingrate

MÉLIBÉE.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce héros,
Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux !
Nos pasteurs plenrent tous une même disgrace :
Nous fuyons dispersés. Les uns aux champs de Thrace
Vont chercher des tombeaux sous ces affreux climats
Qu'un éternel hiver couvre d'âpres frimas ;
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les déserts voisins de la zone torride.
Compagnon de leurs maux, et banni pour toujours,
Sous un ciel inconnn je traînerai mes jours ;
Quoi ! je ne verrai plus ces campagnes si cheres,
Ni ce rustique toit hérité de mes peres !
O Mantoue ! oh du moins si ces riches sillons
Devoient m'être rendus après quelques moissons !
Non, je ne verrai plus ces forêts verdoyantes,
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes ;
D'avides étrangers, des soldats inhumains,
Désoleront ce champ cultivé de mes mains :
Etoit-ce donc, grands dieux ! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne ?
C'en est fait ; pour toujours recevez mes adieux,
Bords si chers à mon cœur, et si beaux à mes yeux!
O guerre ! ô triste effet des discordes civiles !
Champs, on vous sacrifie à l'intérêt des villes.

Troupeau, toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un sort bien rigoureux ;
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te verrai plus bondir sur la verdure :
Suivez-moi, foible reste, infortunés moutons,
Pour la derniere fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la premiere aurore.
Regagnons le hameau : berger, suivez mes pas.
Thestile nous apprête un champêtre repas :
Le jour fuit, hâtons-nous ; du sommet des collines
L'ombre descend déja dans ces plaines voisines,
Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'éleve sur les airs.

NOTE.

TRANQUILLE, cher Tityre, à l'ombre de ce hêtre,

Le pere de Virgile, sous le nom de Tityre, chante les louanges et les bienfaits d'Octavien César, qui, dans le partage des campagnes de Mantoue, lui conservoit une paisible possession de sa métairie d'Andès. Sous le nom de Mélibée, un berger du Mantouan, banni de sa patrie, déplore ses disgraces.

ÉGLOGUE II.

IRIS.

L'astre brûlant du jour sur nos paisibles rives
Répandoit du midi les ardeurs les plus vives,
Quand Coridon, errant dans l'horreur des forêts,
Aux déserts attendris confia ses regrets.
Il adoroit Iris; d'une plaine étrangere
Il vouloit dans son champ attirer la bergere:
Iris étoit promise aux feux d'un autre amant,
Et plaignoit Coridon sans calmer son tourment.
Cet amoureux berger fuyoit les jeux champêtres;
Solitaire, il venoit se cacher sous des hêtres;
C'est là qu'ayant conduit ses troupeaux languissants
Il soupiroit un jour ces douloureux accents:
Hâtez-vous, sombres jours d'une odieuse vie;
Puisque toute espérance à mes vœux est ravie,
Puisqu'un autre berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des jours?
Du moins plaignez les maux que ma langueur me cause:
Il est l'heure du jour où tout ici repose;
Le moissonneur, tranquille à l'abri du soleil,
Répare sa vigueur dans le sein du sommeil;

Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage sombre,
Silvie et son berger goûtent le frais de l'ombre :
Privé de ces loisirs, et bravant la chaleur,
Je promene en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémissements l'écho paroît sensible ;
Tout me plaint : votre cœur reste seul inflexible.
Que n'ai-je pour Philis brûlé des mêmes feux !
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux !
Leurs graces, il est vrai, n'égalent point vos charmes,
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins de larmes.
Ah ! ne comptez point tant sur vos belles couleurs !
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs :
La beauté n'est qu'un lis ; l'aurore l'a vu naître,
L'aurore à son retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez-vous ? j'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuse enrichit de ses eaux ;
En lait délicieux mes brebis sont fécondes,
Lors même que l'hiver glace et l'air et les ondes ;
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs ;
J'obtiens souvent le prix des champêtres concerts ;
Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flatteuse image,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce cristal immobile,
Mon air ne cede rien aux graces de Mirtyle.

Digitized by Google

Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts;
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits:
Les sinceres amours, peu connus dans les villes,
Sous nos tranquilles toits ont choisi des asiles.
Souvent, joignant nos voix aux chansons des oiseaux,
Nous irons éveiller les folâtres échos:
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des chants dont le dieu Pan sait charmer l'Arcadie;
Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former sur la flûte un son harmonieux;
Pan regne sur nos bois, il aime nos prairies,
C'est le dieu des bergers et de leurs bergeries.
Vous aurez sous vos lois un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au son du chalumeau.
Cette bouche charmante et des graces chérie
Touchera nos pipeaux sans en être flétrie:
Je vous garde un hautbois qui semble fait pour vous;
La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux:
Tircis, près d'expirer sur ce triste rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage.
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tircis,
Une belle houlette et des agneaux choisis:
Je vous destine encor deux chevreaux qu'avec peine
Je sauvai l'autre jour du sein d'une fontaine;
Laure en sera jalouse, elle aimoit ces chevreaux:
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons sont trop beaux.

Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes;
Flore sur votre route assemble ses compagnes;
D'une moisson de fleurs les chemins sont semés;
De l'encens du printemps les airs sont parfumés:
Une nymphe des eaux, plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, et remplit sa corbeille;
Sa main sait assortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la rose au jeune et tendre lis.
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices,
De la jeune Amarille ils feroient les délices:
Ces fruits sont colorés d'un éclat vif et doux;
Ils seront plus charmants quand ils seront à vous.
J'ai des myrtes fleuris; leur verdure éternelle
Est le symbole heureux d'une chaîne fidèle:
Je vous cultive aussi des lauriers toujours verds,
J'en consacre souvent au dieu des tendres vers.

Mais que dis-je? insensé! formé par la tristesse,
Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse?
J'étois libre autrefois, et mon paisible cœur
N'avoit jamais connu cette sombre langueur;
Content de mon troupeau, je vivois sans envie,
Et mon bonheur étoit aussi pur que ma vie:
L'Amour, ce dieu cruel, a troublé mes beaux jours;
Ainsi l'Aquilon trouble un ruisseau dans son cours.

Ingrate! estimez mieux nos demeures champêtres;
Souvent des dieux bergers ont chanté sous nos hêtres;

Les déesses souvent ont touché nos pipeaux ;
Diane d'un pasteur a gardé les troupeaux :
Que la fiere Pallas aime le bruit des villes,
Vénus préfere au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout suit de son penchant l'impérieux attrait;
Les cœurs sont maîtrisés par un charme secret.
Le loup cherche sa proie autour des bergeries;
Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries ;
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projets ! vœux perdus ! trop stérile tendresse !
Coridon, où t'emporte une indigne foiblesse ?
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois ;
A de moins tristes airs consacre ton hautbois.
Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites ;
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un pasteur.
Revenez, chers moutons, quittez ces lieux sauvages;
Vous irez désormais sur de plus beaux rivages :
Puisque mes vœux sont vains, de l'insensible Iris
Allons près de Climene oublier les mépris.

NOTES.

CORIDON se plaint de l'insensibilité d'Iris, bergere d'un hameau étranger; il veut inutilement l'attirer dans ses campagnes.

Dans les champs qu'Aréthuse enrichit de ses eaux.

Fontaine de Sicile.

Des chants dont le dieu Pan sait charmer l'Arcadie.

Belle contrée du Peloponnese, consacrée autrefois aux déités champêtres, et dont les habitants, tous pasteurs, passoient pour les maîtres de la poésie bucolique.

ÉGLOGUE III.

PALÉMON,

COMBAT PASTORAL.

PALÉMON, MÉNALQUE, DAMETE.

MÉNALQUE.

Apprenez-moi, Damete, à qui sont les troupeaux
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux.

DAMETE.

J'en suis le conducteur, Lycas en est le maître;
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

MÉNALQUE.

O bercail malheureux! depuis que nuit et jour
Lycas près de Climene est conduit par l'amour,
Oubliant ses moutons, et ne songeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa bergere.
Troupeaux infortunés, votre sort fut plus doux,
Tandis que, libre encor, Lycas n'aimoit que vous.
Ce pasteur mercenaire auquel il vous confie,
Loin des yeux du berger, détruit la bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret :
On vous connoît, Ménalque, on sait certain secret...
Rappelez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte...
D'un plus ample détail je vous sauve la honte.
Vous m'entendez : alors les déesses des eaux
Rentrerent en riant au fond de leurs roseaux.

MÉNALQUE.

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbrisseaux d'Arcas et sa vigne nouvelle ?

DAMETE.

Quel berger ne sait point que sous ces vieux ormeaux
Ménalque d'Eurylas brisa les chalumeaux ?
Rival de ce pasteur, jaloux de sa victoire,
Votre cœur indigné ne put souffrir sa gloire ;
Vous seriez mort enfin d'envie et de fureur
Si vous n'aviez pu nuire à ce berger vainqueur.

MÉNALQUE.

Qu'entends-je ? sur quel ton me parleroit un maître,
Si ce pâtre à tel point ose se méconnoître ?
Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
Ne vous ai-je point vu lui surprendre un chevreau ?

DAMETE.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre :
Oui, j'ai pris ce chevreau ; j'en conviendrai sans craindre,
Puisqu'il étoit le prix d'un combat pastoral

Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

MÉNALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ! d'une flûte champêtre
Damete dans nos bois s'est-il jamais vu maître,
Lui dont l'aigre pipeau, portant par-tout l'ennui,
Ne sait que déchirer des airs faits par autrui ?

DAMETE.

Pour finir entre nous une vaine dispute,
J'ose vous défier au combat de la flûte ;
Ou, si vous l'aimez mieux, à l'ombre des buissons,
Eprouvons un combat de vers et de chansons :
Si le dieu de Délos est pour vous plus propice,
Je vous donne à choisir la plus tendre génisse ;
Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau ?

MÉNALQUE.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau :
S'il manquoit un mouton, j'essuierois la colere
D'une marâtre injuste, et d'un pere sévere;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet se trouve à mon retour.
Mais je puis hasarder deux beaux vases de hêtre :
On voit ramper autour une vigne champêtre :
Alcimédon sur eux a gravé deux portraits ;
Du célebre Conon l'un ranime les traits,
L'autre peint ce mortel dont l'adresse féconde
A décrit les saisons et mesuré le monde:

Ces coupes sont encor dans leur premier éclat;
J'en ferai volontiers le gage du combat.

DAMETE.

J'ai deux vases pareils, revêtus d'un feuillage;
Du même Alcimédon ce présent est l'onvrage;
Le chantre de la Thrace est peint sur les dehors,
Il est suivi des bois qu'entraînent ses accords.

MÉNALQUE.

Palémon vient à nous; qu'il regle la victoire,
Arbitre du combat, et témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge; et, malgré vos mépris,
Je saurai me défendre et balancer le prix;
Ma muse en ces combats ne fut jamais craintive.
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

PALÉMON.

Chantez, dignes rivaux: la nouvelle saison
Invite à des concerts sur ce naissant gazon:
Le printemps de retour rajeunit la nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure;
Philomele reprend ses airs doux et plaintifs;
L'amant des fleurs succede aux aquilons captifs.
Tout charme ici les yeux; chaque instant voit éclore
Dans ces prés émaillés de nouveaux dons de Flore:
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix;
Ces combats sont chéris de la muse des bois.

DAMETE.

Muses, donnez au maître du tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chansons :
Il est tout, il remplit les cieux, l'onde, la terre,
Il dispense à nos champs les jours et les moissons.

MÉNALQUE.

Du jeune dieu que le Permesse adore,
Muses, chantons les honneurs immortels :
Des premiers feux du jour quand l'orient se dore,
D'un feston de lauriers je pare ses autels.

DAMETE.

Quand je suis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais endormi,
Glycere me réveille, et d'une course agile
Elle fuit dans un antre et s'y cache à demi.

MÉNALQUE.

Philis près de ma bergerie
Vient chaque jour cueillir des fleurs ;
Nos troupeaux réunis paissent dans la prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycere au premier jour ;
Ce couple heureux d'oiseaux fideles
Lui dictera les lois d'un éternel amour.

MÉNALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris ;
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Chloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycere !
Zéphyrs, qui l'écoutez dans ces moments si doux,
Ne portez point aux dieux ce que dit ma bergere ;
Des plaisirs si charmants rendroient le ciel jaloux

MÉNALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,
Chloris, quand vous chassez dans les routes des bois ;
Souvent Endymion vit Diane à la chasse,
Souvent de la déesse il porta le carquois.

DAMETE.

Je célebre bientôt le jour de ma naissance :
Venez, belle Glycere, honorer ce beau jour;
Vous ferez l'ornement des concerts, de la danse,
Votre chant et vos pas sont conduits par l'Amour.

MÉNALQUE.

Chloris seule a mon cœur, seule elle a tous les charmes :
Ciel ! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux !
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes.
Ah ! quand pourrai-je, Amour, revoir de si beaux yeux ?

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycere
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups,
Qu'un laboureur, veillant sur une moisson chere,
Craint le souffle fougueux des aquilons jaloux.

MÉNALQUE.

Ma Chloris est pour moi ce que l'herbe naissante
Au lever de l'aurore est pour un jeune agneau,
Et ce qu'est à la terre aride et languissante
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruisseau.

DAMETE.

Puisque Pollion veut bien être
Le protecteur de mes chansons,
Muses, sur le hautbois champêtre
Que son nom soit chanté dans vos sacrés vallons.

MÉNALQUE.

Pollion lui-même avec grace
Ecrit des vers d'un goût nouveau :
Savantes nymphes du Parnasse,
A ce héros savant offrez un fier taureau.

DAMETE.

Illustre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur,
Que dans son champ fécond, que sur les buissons même
Le miel et les parfums naissent en sa faveur.

MÉNALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la muse de Bathille,
Du fade Mévius qu'il aime aussi les vers,
Qu'il asservisse au joug le renard indocile,
Qu'il préfère aux zéphyrs les vents des noirs hivers.

DAMETE.

Fuyez, jeunes bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs;
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée;
Un serpent est caché sous ces belles couleurs.

MÉNALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chers moutons;
Allez, un verd naissant couronne ces prairies,
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage,
Cependant je les vois dépérir chaque jour:
Moi-même je languis au printemps de mon âge;
Tout languit dans nos champs sous les fers de l'Amour.

MÉNALQUE.

L'Amour ne me nuit point; j'ignore ses alarmes;
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languissants:
Mais un sombre enchanteur, par ses funestes charmes,
Fait périr sans pitié mes agneaux innocents.

DAMETE.

De ce douteux débat la palme vous est due
Si vous savez m'expliquer en quels lieux
L'œil ne peut découvrir que six pieds d'étendue
De ce vaste horizon qui termine les cieux.

MÉNALQUE.

Au prix de vos chansons je souscris sans murmure,
Et sur Chloris je vous cede mes droits,
Si vous savez me dire en quel lieu la nature
Sur de naissantes fleurs grave le nom des rois.

PALÉMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire;
L'un et l'autre à mes yeux en emporte la gloire;
Et tout berger qui peut égaler vos beaux sons
Mérite comme vous la palme des chansons:
Renouvelez souvent en cadences égales
Le paisible combat de vos muses rivales;
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours entre vous le prix reste indécis.

NOTES.

Deux bergers chantent tour-à-tour des couplets égaux, se disputent une victoire champêtre; Palémon est le juge de ce combat.

Du célebre Conon l'un ranime les traits;
Géometre fameux de l'isle de Samos.

L'autre peint ce mortel dont l'adresse féconde...
Archimede de Syracuse.

Puisque Pollion veut bien être...
Il étoit alors consul, l'an 724 de Rome.

Si vous savez m'expliquer en quels lieux...
Le fond d'un puits.

Sur de naissantes fleurs grave le nom des rois.

La jacinthe, fleur sur laquelle on s'imaginoit lire les deux premieres lettres du nom d'Ajax, fils de Télamon, roi de Salamine. Ajax, selon la fable, fut métamorphosé en jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les armes d'Achille.

ÉGLOGUE IV.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS,

FILS D'OCTAVIE SOEUR D'AUGUSTE.

ÉGLOGUE HÉROIQUE.

Muses, pour ce beau jour cessez d'être bergeres;
Osez porter vos voix au-dessus des fougeres :
Un consul à vos jeux s'intéresse aujourd'hui;
Rendez par vos beaux airs les champs dignes de lui.
Cieux ! où suis-je enlevé ? Quels superbes spectacles !
Un dieu par mes accents va rendre ses oracles.
Je vois éclore enfin ce nouvel univers
Qu'a chanté la sibylle en prophétiques vers;
Je vois un nouveau peuple orner cette contrée ;
Du sein des cieux Thémis descend avec Astrée ;
Saturne sur nos champs revient régner encor,
Et ramene aux mortels les jours de l'âge d'or.
Il est né ce héros pour qui les destinées
Marquoient un nouvel ordre et de mois et d'années :
Tendre divinité, compagne des amours,

Lucine, à son enfance accordez vos secours,
Descendez sur ces bords ; Apollon votre frere
Des graces et des arts y tient le sanctuaire.
Illustre Pollion, ton brillant consulat
Va des siecles dorés voir renaître l'éclat.
Les vertus de retour, par d'aimables prodiges
Des antiques forfaits effacent les vestiges :
Jupiter nous promet un heureux avenir ;
Il ne lui reste plus de crimes à punir.
Un jour dans cet enfant d'immortelle origine
Revivront les héros de sa race divine ;
Sur l'univers paisible il régnera comme eux ;
Il tiendra même rang dans le conseil des dieux.
Aimable Marcellus, la reine de la terre
Vient déja vous offrir l'achante et le lierre ;
Elle pare son front des plus vives couleurs,
Et vous forme un berceau de verdure et de fleurs ;
Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie ;
On voit naître en tous lieux les parfums d'Assyrie ;
Les bois ne portent plus les funestes poisons ;
Le loup moins affamé laisse en paix nos moutons.
C'est peu : d'autres bienfaits enrichiront le monde ;
Les fruits seront plus beaux, la moisson plus féconde,
Lorsque vous apprendrez de vos aïeux vainqueurs
L'héroïsme guerrier, et la loi des grands cœurs ;
Chaque naïade alors versera de son urne

Des flots de pur nectar, comme aux jours de Saturne;
Une riche vendange, après d'amples moissons,
Offrira des raisins jusque sur les buissons:
C'est ainsi qu'aux mortels les faveurs destinées
S'accroîtront par degrés et suivront vos années.
Pendant ces premiers temps d'un plus bel univers,
Des vaisseaux couvriront encor les vastes mers,
Nos campagnes encor se verront labourées,
Nos villes de remparts resteront entourées:
Peut-être un autre Argo sous un nouveau Tiphis
Portera des guerriers sur les champs de Thétis;
Peut-être verra-t-on les murs d'une autre Troie
Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie:
Mais ces restes légers de nos malheurs passés
Disparoîtront enfin, pour toujours effacés,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeunesse illustre
La Parque filera votre cinquieme lustre;
Et quand, passant des jeux aux soins de votre rang,
Vous marcherez égal aux dieux de votre sang,
Rien ne manquera plus au bonheur de la terre;
La paix au fond du Styx replongera la guerre;
Féconde également pour tous ses citoyens,
La terre en tous climats produira tous les biens:
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher sur des plages lointaines;
Sans exiger nos soins, les coteaux, les guérets

Fixeront en tout temps et Bacchus et Cérès ;
Les arts laborieux deviendront inutiles ;
Les moutons, en paissant sur nos rives fertiles,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs,
Sur eux la pourpre et l'or formeront mille fleurs ;
L'industrieux travail de la simple nature,
Sans les secours de l'art, produira leur parure.
Ils seront ces beaux jours : du temple des destins
Une voix me transmet ces augures certains.
Déja pour accomplir ces fortunés présages,
Les trois fatales sœurs, souveraines des âges,
Ont adouci leurs lois, et Clotho prend encor
Le fuseau qui servit à filer l'âge d'or.
Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carriere ;
Sans attendre le temps, franchissez la barriere ;
Partez, suivez la gloire, enfant chéri des cieux,
Du beau sang de Vénus rejeton précieux.
Aux honneurs de vos ans tout se montre sensible,
Le ciel est plus riant, Neptune est plus paisible ;
L'univers assuré d'un siecle de bonheur
Applaudit au berceau de son restaurateur.
O jours ! ô temps heureux ! ô si les destinées
Etendoient jusque-là le fil de mes journées !
Auguste Marcellus, à chanter vos exploits
Je voudrois consacrer les restes de ma voix ;
Pour ces pompeux sujets ma muse rajeunie

Vaincroit tous les concerts des fils de Polymnie ;
Pan même, à mes accords s'il comparoit ses sons,
Pan même s'avoûroit vaincu par mes chansons.

Commencez, heureux fils d'une mere charmante,
Commencez de répondre à sa plus douce attente;
Par de justes retours comblez ses tendres vœux;
Que vos premiers souris s'adressent à ses yeux.
Pour vous l'Amour éleve une jeune déesse
Dont il vous offrira la main et la tendresse ;
Vivez, et que vos ans, égaux à nos desirs,
Soient remplis et filés par la main des plaisirs.

NOTES.

Ce ne sont point des bergers qui parlent dans cette piece, c'est le poëte lui-même, à qui des tons plus élevés sont permis. Quelques uns le blâment d'avoir mis au rang des églogues un sujet si pompeux, et qui paroît plutôt du ressort de l'ode. Si Virgile eût été du sentiment de ses censeurs, nous y eussions perdu une de ses plus belles églogues.

Un consul à vos jeux s'intéresse aujourd'hui,
Pollion.

Sur l'univers paisible il régnera comme eux.

Cette prédiction pouvoit-elle se faire d'un fils de Pollion, dont plusieurs interpretes soutiennent que Virgile chante ici la naissance? Elle ne convenoit sans doute qu'à l'héritier présomptif de l'empire, au seul Marcellus, neveu d'Auguste, et adopté par cet empereur, qui n'avoit point de fils.

Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie.

Ce vers et les trois précédents sont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la flotte qu'équi-

poient les triumvirs, Octavien et Antoine, pour attaquer Sexte Pompée, fils du grand Pompée, qui soutenoit en Sicile les restes du parti républicain. Il fut défait dans un combat naval. Syracuse fut cette seconde Troie; Octavien César fut ce nouvel Achille. Ces applications sont pleines de beautés: nous en devons la découverte au savant P. Catrou.

Du beau sang de Vénus rejeton précieux.

La fable romaine faisoit descendre la famille des Césars de Vénus par Enée, fils de cette déesse.

Pour vous l'Amour éleve une jeune déesse.

Julie, fille d'Auguste. Marcellus épousa cette princesse. Les prédictions de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce prince aimable, l'espoir et les délices de l'empire romain, mourut à la fleur de son âge. Le sixieme livre de l'Enéide finit par une plainte très tendre sur la mort prématurée de ce jeune héros.

ÉGLOGUE V.

DAPHNIS.

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

Profitons, cher Mopsus, des moments précieux
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux:
Je chante, vous jouez du hautbois avec grace;
Essayons un concert digne des bois de Thrace.

MOPSUS.

Je suis prêt, cher Ménalque, à chanter avec vous:
Vos accents ont pour moi les charmes les plus doux;
Des zéphirs du couchant les folâtres haleines
Balancent de ces bois les ombres incertaines:
Chantons sous ce feuillage, ou, si vous l'aimez mieux,
Dans cette grotte où regne un frais délicieux;
Une vigne sauvage en décore l'entrée,
A Faune de tout temps elle fut consacrée:
J'y conduirai vos pas; là vos nobles chansons
M'offriront un plaisir et d'utiles leçons.
Si mes vers sont moins beaux, pardonnez à ma muse
Ce défaut d'agrément que ma jeunesse excuse.

MÉNALQUE.

Non, je sais qu'Amyntas ose seul dans nos bois
Vous disputer le prix du chant et du hautbois.

MOPSUS.

N'en soyez point surpris, dans son orgueil extrême
Ce berger défieroit le dieu des vers lui-même.

MÉNALQUE.

De vos champêtres airs répétez les plus beaux;
En notre absence Egon gardera nos troupeaux.
Chantez Codrus mourant pour sauver sa patrie;
Chantez du tendre Alcon la pieuse industrie,
Quand il perça d'un trait heureusement lancé
Le serpent qui tenoit son fils entrelacé;
Ou plaignez dans vos chants cette amante célebre
Qui pour Démophoon mourut aux bords de l'Hebre.

MOPSUS.

Souffrez qu'à d'autres jours je réserve ces chants;
Je prépare aujourd'hui des regrets plus touchants.
J'ai fait de nouveaux vers; ils vous plairont peut-être:
Ils sont déja gravés sur l'écorce d'un hêtre.
Lorsque j'aurai chanté, que mon rival jaloux
Vous montre aussi ses vers, qu'il chante, et jugez-nous.

MÉNALQUE.

De vos chants et des siens je sais la différence:
Près de vous Amyntas, malgré son arrogance,
Ets comme un saule obscur près d'un brillant rosier,

Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier.

MOPSUS.

Si mes premiers essais m'ont acquis quelque gloire,
Je la dois à vos soins, j'en chéris la mémoire.
Nous voici dans la grotte où nous voulons chanter :
La douleur fit les vers que je vais répéter;
Je les ai consacrés au berger plein de charmes
Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

MÉNALQUE.

L'agneau négligera le cytise fleuri
Quand nous perdrons l'amour d'un berger si chéri.

MOPSUS.

Daphnis n'est plus ! en vain nos muses le regrettent,
Des pleurs sont superflus :
Je le demande aux bois, et les bois me répetent,
Il n'est plus ! il n'est plus !
Destins trop rigoureux, inexorable Parque,
Quels injustes arrêts
Précipitent sitôt dans la fatale barque
Ce berger plein d'attraits ?
Je vois ses yeux éteints ; sa mere inconsolable
Les arrose de pleurs,
Et ses cris vont apprendre au ciel impitoyable
Ses ameres douleurs.
Infortuné Daphnis ! l'avide Proserpine
T'enleve avant le temps;

Ainsi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans son premier printemps.
O jour trois fois cruel ! Quel deuil dans la nature !
Nous vîmes en ces bois
Le soleil sans clarté, la terre sans verdure,
Et les oiseaux sans voix ;
Les ruisseaux, effrayés du bruit de nos alarmes,
Murmuroient des sanglots ;
L'horreur d'un triste bord, et les flots de nos larmes
Précipitoient leurs flots :
On entendit gémir les jeunes oréades
A cet instant fatal,
Et de leurs belles eaux les sensibles naïades
Troublerent le cristal ;
Aux longs gémissements des nymphes fugitives
Les échos attendris
Renvoyerent du fond des cavernes plaintives
De lamentables cris :
Alors aucun pasteur ne mena dans la plaine
Ses troupeaux languissants ;
Sa flûte étoit muette, ou ne rendoit qu'à peine
De doulonreux accents.
Il n'est plus de beaux jours, berger, depuis ta perte,
Plus de fêtes pour nous ;
Palès ne chérit plus cette vigne déserte,
Elle fuit en courroux ;

Nos prés sont défleuris, de plantes infertiles
Nos sillons sont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces stériles
A la place des lis.
Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris;
Telle, aux raisins brillants dont elle est colorée,
La vigne doit son prix.
Daphnis dans nos cantons accrédita l'orgie
Et le thyrse divin;
Il chanta le premier en vers pleins d'énergie
Le puissant dieu du vin;
Il étoit les amours et la gloire premiere
Des bois et des hameaux:
Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumiere,
Que l'objet de nos maux!
Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
Cessons de nous plonger;
Allons rendre l'honneur et les devoirs suprêmes
Aux mânes du berger.
Pasteurs, rassemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
Et vos habits de fleurs;
Paroissez, apportez de funebres offrandes
Sous de noires couleurs:
Marchez sans chalumeau; renversez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès;

Sur ces autels jonchés de pâles violettes
Consacrez vos regrets :
Elevez le tombeau du berger que je chante
Près de ces autres verds ;
Et, pour éterniser sa mémoire touchante,
Inscrivez-y ces vers :

« Sous ce froid monument le beau Daphnis repose :
« Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose ;
« Il étoit le pasteur d'un aimable troupeau,
« Lui-même étoit encor plus aimable et plus beau.
« Bergeres, qui passez dans ce bocage sombre,
« Donnez des larmes à son ombre,
« Donnez des fleurs à son tombeau. »

MÉNALQUE.

Votre chant m'a charmé ; cette tendre peinture
Doit ses traits *ingénus* aux mains de la nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle que ressent l'aride voyageur ;
Quand, pour se rafraîchir, il trouve une onde claire,
Et, pour se délasser, une ombre solitaire.
Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour :
Il m'aimoit, je lui dois ce fidele retour.
Je ne mets point sa perte au rang de nos désastres ;
Daphnis déifié regne au séjour des astres ;

Ses graces, ses vertus triomphent de la mort:
S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble sort.
Du sombre deuil tristes compagnes,
Plaintes, fuyez de nos campagnes:
Bergeres et bergers reprenez vos hautbois;
Du beau Daphnis chantez la gloire :
Il n'a point passé l'onde noire,
Il est au rang des dieux protecteurs de vos bois;
Il peut, porté sur les étoiles,
Contempler sans nuit et sans voiles
La marche et les clartés des célestes flambeaux;
Sous ses pieds il voit les nuages,
Les tonnerres et les orages,
Et les mondes divers, et l'empire des eaux.
Revenez, jeux, plaisirs, naïades,
Flore, Cérès, Amours, dryades;
Que tout an dieu Daphnis applaudisse en ces lieux;
Qu'il soit chanté sur la musette,
Qu'une foule d'échos répete :
Daphnis n'est plus mortel, il est au rang des dieux.
Déja sous son naissant empire
A notre bonheur tout conspire,
Tout éprouve déja les faveurs de Daphnis;
Le loup devenu moins avide,
L'agneau devenu moins timide,
Dans les mêmes vallons bondissent réunis.

Si nos hameaux ont su te plaire,
Sois, Daphnis, leur dieu tutélaire :
Ne porte pas tes soins sur les bords étrangers ;
Procure-nous des jours tranquilles,
De belles nuits, des champs fertiles :
Sois le dieu des troupeaux et le roi des bergers ;
Tu recevras sur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage,
Que reçoivent de nous les premiers immortels ;
Suivi d'une fidele troupe,
J'irai verser à pleine coupe
Et le lait et le vin sur tes nouveaux autels ;
Dans les festins, dans l'alégresse,
Echauffés d'une douce ivresse,
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux ;
Les bergers unis aux bergeres
Formeront des danses légeres,
Et marieront leurs voix au son des chalumeaux.
Tant que l'abeille au sein de Flore
Ravira les pleurs de l'aurore,
Autant, ô jeune dieu, tes fêtes dureront :
On égalera tes louanges
A celles du dieu des vendanges,
Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

MOPSUS.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure

Ou d'un zéphyr naissant, ou d'une source pure,
J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
Des plus tendres oiseaux, des plus doctes pasteurs;
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
Aux vers dont votre muse a charmé mon oreille:
Quel don peut égaler tant d'égards complaisants?

MÉNALQUE.

Mon amitié, berger, préviendra vos présents:
Recevez ce hautbois; il fut fait en Sicile,
Il est d'un bois choisi, d'un son doux et facile;
Avec lui j'ai chanté de champêtres appas,
Les fêtes des bergers, leurs amours, leurs combats.

MOPSUS.

Nul don ne m'est plus cher qu'une telle musette:
Agréez de ma main cette belle houlette;
Sur son airain brillant nos chiffres sont tracés;
J'y vais joindre un feston de myrtes entrelacés:
Antigene s'attend que je l'en ferai maître;
Mais mon cœur en décide, et Ménalque doit l'être.

NOTES.

La mort d'un frere de Virgile, nommé Flaccus Maro, et représenté sous le nom de Daphnis, fait le sujet de ce poëme. Mopsus, éleve dn poëte, pleure Daphnis : Virgile, sous le nom de Ménalque, en fait l'apothéose.

Chantez Codrus mourant ponr sauver sa patrie.

Dernier roi d'Athenes.

Chantez du tendre Alcon la pieuse industrie.

Servius écrit qu'Alcon étoit fils de cet Erichthée que Minerve éleva elle-même à la campagne, et qu'elle donna ensuite aux Athéniens ponr leur roi.

Ou plaignez dans vos chants cette amante célebre...

Philis, fille de Lycurgue, roi de Thrace. Son amant Démophoon, fils de Thésée, fut rappelé à Athenes par des raisons d'état : son absence fut longue; Philis le crut infidele, elle se donna la mort.

Palès ne chérit plns cette vigne déserte.

Déesse champêtre.

Daphnis déifié regne au séjour des astres.

L'apothéose seroit un peu outrée si le poëte n'en faisoit un dieu champêtre : Virgile a suivi l'exemple des poëtes grecs qui avoient ainsi divinisé le Daphnis de Sicile.

ÉGLOGUE VI.

SILENE.

PREMIER imitateur dn berger dont la muse
Est l'honneur immortel des champs de Syracuse,
Dans un heureux loisir je répete en ce bois
Les airs que les Amours jouoient sur son hautbois.
Pour chanter les combats et le dieu de la Thrace
J'allois rêver un jour au sommet du Parnasse;
Apollon, peu facile à ces hardis projets,
M'ordonna de traiter de plus simples sujets:
Je ne trouble donc plus par l'éclat des trompettes
Des champs accoutumés aux soupirs des musettes.
Si je chante aujourd'hui sur ces paisibles bords,
Muses, ne m'inspirez que d'aimables accords.
Que d'autres, ô Varus, plus chers anx doctes fées,
Au temple de mémoire érigent vos trophées;
Ma voix, trop foible encor pour chanter les héros,
Apprendra seulement votre nom aux échos.
Mais si ce qu'aujourd'hui j'écris sans impostures,
Vainquant la nuit des temps, passe aux races futures,
On lira que Varus et ses brillants honneurs

Etoient même connus au séjour des pasteurs.
Dans un antre champêtre, orné par la nature,
Sous des pampres fleuris, sur un lit de verdure,
Silene, de Morphée éprouvant la douceur,
A des songes riants abandonnoit son cœur;
On voyoit près de lui sa couronne et son verre
Renversés sur un thyrse entouré de lierre;
Un doux jus, bu la veille aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ses sens assoupis et vaincus,
Quand deux jeunes bergers, Silvanire et Mnasile,
Tronblerent à dessein la paix de cet asile.
Depuis long-temps Silene, oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants mystérieux;
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite;
Mais leurs efforts enfin empêcherent sa fuite:
La jeune Églé survient, et se joint aux pasteurs
Pour former au vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silene se réveille;
On voit naître les ris sur sa bouche vermeille:
Vous l'emportez, dit-il, et je suis arrêté;
Je vois bien à quel prix on met ma liberté:
Vous voulez que des temps je vous chante les fastes;
Un jour ne peut suffire à des sujets si vastes;
Commençons cependant, contentons vos desirs:
Pour vous, je vous réserve, Églé, d'autres plaisirs.

Rompez, jeunes pasteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez sur la foi de ma muse docile.
Il dit. Tout à l'envi s'apprête à l'écouter;
Ses liens sont brisés : il commence à chanter.
Aux sublimes accents de l'immortel Silene
Les vents, au loin chassés, ne troubloient pas la plaine;
Les ruisseaux s'arrêtoient et n'osoient s'agiter;
Les échos admiroient et n'osoient répéter;
Les nymphes, les Sylvains, formant d'aimables danses,
Suivoient d'un pas léger ses brillantes cadences.
Le rivage d'Amphrise et le bois d'Hélicon
Furent souvent charmés par le chant d'Apollon;
Le sombre roi du Styx, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'époux d'Eurydice :
Mais la voix du vieillard cher au dieu des raisins
Charma bien plus encor les rivages voisins.
Il décrivoit d'abord la naissance du monde.
Rien n'existoit encore; une masse inféconde
Formoit un vaste amas d'atomes confondus
Dans les déserts du vide au hasard répandus;
Ce néant eut sa fin; l'univers reçut l'être :
Des atomes unis le concours fit tout naître;
Il fit les éléments, qui, par d'heureux accords,
Formerent à leur tour tous les lieux, tous les corps;
Les plaines de Cybele et les champs de Nérée

Occuperent leurs rangs sous la sphere éthérée,
Et sur ces sombres lieux, muettes régions,
Où le trépas conduit ses pâles légions.
Quel spectacle pompeux! du monde jeune encore
Quel fut l'étonnement, quand la naissante aurore,
Pour la premiere fois ouvrant un ciel vermeil,
Fit luire aux yeux charmés l'empire du soleil!
Bientôt ce dieu fécond, ame de la nature,
Du monde, obscur sans lui, fit briller la structure,
Et donna, de son char élevé sur les airs,
Du jour et des couleurs à tant d'êtres divers.
La terre, à son aspect, riche et fertilisée,
Des plus précieux dons se vit favorisée;
Elle enfanta les fleurs, les premieres moissons,
La vigne, les vergers, les bois, et les buissons;
Un peuple d'animaux erra dans nos montagnes;
Les troupeaux, moins craintifs, peuplerent les campagnes;
L'air eut ses citoyens, l'onde ses habitants:
Ainsi, poursuit Silene, on vit naître les temps.
Les humains vertueux, sous le sceptre de Rhée,
Virent du siecle d'or la trop courte durée;
Les coupables enfants de ces premiers mortels
Altérerent les mœurs, foulerent les autels;
La vertu fugitive, aux jours de Prométhée,
Reprit son vol aux cieux d'une aile ensanglantée;

Par le dieu du trident l'Olympe fut vengé,
La mer fut le tombeau du monde submergé.
L'époux seul de Pyrrha, dans cette nuit profonde,
Survécut avec elle aux ruines du monde;
De la terre en silence il peupla les déserts
Sur les vastes débris du premier univers.
Ainsi chante Silene, ainsi sa main retrace
Le tableau des malheurs de la mortelle race;
Par Mnémosyne instruit des faits de tous les temps,
Il en peint aux bergers mille traits éclatants.
Il plaint le jeune Hylas long-temps pleuré d'Alcide:
Une nymphe l'entraîne en sa grotte liquide;
Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour,
Hylas ne répond plus, sa perte est sans retour.
L'éloquent demi-dieu chante ensuite et déteste
Du monstre des Crétois la naissance funeste;
Il chante cette reine, épouse de Minos,
Heureuse si jamais on n'eût vu de troupeaux.
Des filles de Prétus les fureurs sont connues,
Leurs vains gémissements insulterent les nues;
Mais leur délire ardent, leurs stupides fureurs
N'ont jamais de la Crete égalé les horreurs.
O honte! ô crime affreux! quels feux brûlent tes veines,
Folle Pasiphaé? qu'attends-tu dans ces plaines?
Le taureau que tu suis ne comprend point tes pleurs;

Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs,
Et toujours insensible à tes flammes brutales,
Dans quelque pâturage il te fait des rivales.
Chastes nymphes d'Ida, sortez de vos forêts,
Que ce taureau fatal expire sous vos traits;
S'il ne s'offre à vos coups sur la rive voisine,
Volez, suivez ses pas jusqu'aux murs de Gortine;
Sacrifiez ce monstre, et vengez en ce jour
Les lois de la nature, et l'honneur de l'amour.
Pour égayer ses vers, l'ingénieux Silene
Peint le triomphe heureux du galant Hippomene;
Il décrit les fruits d'or dont l'éclat enchanteur
Sut soumettre Atalante à ce jeune vainqueur.
Des sœurs de Phaéton il chante la tendresse:
Il chante aussi Gallus, des rives du Permesse
Conduit par une muse à la cour d'Apollon,
Et reçu par ce dieu dans le sacré vallon:
A le combler d'honneurs tout se plaît, tout conspire;
Linus, ce beau berger, inventeur de la lyre,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au-devant de Gallus s'avance le premier.
Agréez, lui dit-il, cette flûte champêtre:
Le pasteur Hésiode en fut le premier maître;
Avec elle il chanta les immortelles sœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs:

Attirés par ses sons, du sommet des montagnes
Les cedres descendoient au milieu des campagnes.
Pour charmer comme lui ce séjour adoré,
Héritez, cher Gallus, ce hautbois révéré ;
Des bois sacrés du Pinde osez chanter la gloire,
Ils en seront plus chers aux filles de mémoire.
Silene chante aussi ce parricide amour
Qui ravit à Nisus la couronne et le jour.
Il peint cette Scylla, dont les monstres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les nochers gémissants, et les tristes vaisseaux
D'Ulysse poursuivi par le tyran des eaux.
Du barbare Térée il décrit la disgrace ;
Il décrit les horreurs et le deuil de la Thrace,
Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau,
De son pere coupable eut le sein pour tombeau :
Pour fuir ces lieux sanglants, Philomele vengée
Prend un nouvel essor, en rossignol changée,
Et le funeste auteur de tant de noirs forfaits
S'envole et traîne au loin d'inutiles regrets.
Qui pourroit bien louer la voix divine et tendre
Qu'aux deux bergers charmés le vieillard fit entendre ?
Du souverain des vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas, arrêté sur ses bords,
Instruisit les échos à redire la plainte

Que Phébus adressoit à l'ombre d'Hyacinthe.
Ainsi mille zéphyrs portoient jusques aux cieux
Du maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quand la nuit, terminant ce beau jour avec peine,
Sépara les pasteurs de l'aimable Silene.

NOTES.

SILENE instruit deux bergers ; il leur chante l'origine et la formation de l'univers, né du concours fortuit des atomes, selon le système d'Epicure. Il leur raconte ensuite différents traits de l'histoire des siecles fabuleux. Quelques critiques condamnent encore ici Virgile, et prétendent que la matiere de ce poëme est trop élevée pour l'Eglogue : d'autres justifient le poëte, et pensent qu'aucun sujet n'est au-dessus de la poésie bucolique, quand il est présenté aux yeux sous un voile pastoral. Je me rangerois volontiers à ce dernier sentiment, sur-tout pour le Silene. Cette piece ne renferme rien qui ne soit à la portée des bergers qu'on doit supposer cultivés, polis, et d'une imagination exercée aux idées poétiques, tendres et riantes.

Premier imitateur du berger dont la muse...
Théocrite.

Apollon, peu facile à ces hardis projets...
Auguste avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre pastoral. Ce prince aimoit à se voir désigné sous le nom et les attributs du dieu de la poésie.

Que d'autres, ô Varus, plus chers aux doctes fées...

Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les armes au temps que Virgile écrivoit ce poëme. Il fut ensuite célebre par ses malheurs et par la perte des trois légions qu'il commandoit en Allemagne, et qu'Arminius défit dans la forêt de Tomberg.

Des filles de Prétus les fureurs sont connues.

Lysippe, Ipponcé, et Cyrianesse, filles de Prétus et de Stenoboé, se vanterent d'être plus belles que Junon. La déesse, jalouse et irritée, les frappa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphosées en vaches.

Il chante aussi Gallus, des rives du Permesse...

Cornelius Gallus, poëte, ami de Virgile.

Quand l'heureux Eurotas, arrêté sur ses bords...

Fleuve voisin de Lacédémone.

ÉGLOGUE VII.

MÉLIBÉE.

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS, MELIBÉE.

MÉLIBÉE.

Sous de frais alisiers Daphnis étoit assis :
Près de lui deux bergers, Corydon et Tyrsis,
Gardoient tranquillement, couchés sur des feuillages,
Leurs troupeaux réunis dans les mêmes herbages ;
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux.
Ils alloient commencer leur dispute incertaine,
Le hasard m'amena vers le lieu de la scene :
(Je cherchois mon bélier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes myrtes loin des vents.)
« Venez, me dit Daphnis, j'ai vu dans cette route
« Un bélier vagabond, que vous cherchez, sans doute ;
« Soyez moins inquiet, il suivra les troupeaux
« Que le soir va conduire aux sources de ces eaux :
« Partagez avec nous sur ces rives fécondes

« Le plaisir d'un concert et la fraîcheur des ondes.
« Ce beau fleuve, en baignant ce bocage secret,
« Coule plus lentement, et s'éloigne à regret;
« A nos yeux enchantés son cristal représente
« D'un ciel riant et pur la peinture flottante;
« Là le bruit de l'abeille errante sur les fleurs
« Joint aux chants des oiseaux des sons doux et flatteurs. »
Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre?
D'autres soins m'appeloient; mais il fallut me rendre.
Déja l'heure approchoit de fermer mon bercail;
En faveur des bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes lois des muses pastorales,
Tour-à-tour ils formoient des cadences égales;
Dans ses chansons Tyrsis parut trop plein d'aigreur:
Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

CORYDON.

Vous qui formez Codrus, déités d'Hippocrene,
Formez aussi mon goût aux plus aimables vers;
Je suspends pour toujours ma flûte à ce vieux frêne,
S'il ne m'est point donné d'égaler ses beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux vers donne l'ame et la vie,
D'un lierre immortel, muse, parez mon front;
Que le pâle Codrus en expire d'envie;
Que pour lui mes honneurs soient un mortel affront.

CORYDON.

Déesse des chasseurs, agréez mon hommage,
D'un cerf sur votre autel j'ai suspendu le bois;
D'un porphyre brillant j'ornerai votre image,
Si Phébus votre frere anime mon hautbois.

TYRSIS.

Tous les ans d'un lait pur une coupe t'est due,
Priape; c'est assez pour un dieu tel que toi:
Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta statue,
Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.

CORYDON.

Charmante Galatée, aimable Néréide,
Toi dont le plus beau cygne envieroit la blancheur,
Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
Et du soir avec moi viens goûter la fraîcheur.

TYRSIS.

Nymphe que je chéris, que ton cœur me dédaigne,
Qu'il rejette mes soins, mes vœux, et mes présents,
Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sardaigne,
Si les jours loin de toi ne me semblent des ans.

CORYDON.

Le printemps est fini: les troupeaux aux lieux sombres
Déja cherchent à fuir les premieres chaleurs;
Hêtres, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres;
Ruisseaux, changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

TYRSIS.

Quand l'hiver revenu nous chasse des bruyeres,
Mon foyer me défend du souffle des Autans;
Je le crains aussi peu qu'un loup craint des bergeres,
Et j'attends que Progné m'annonce le printemps.

CORYDON.

Dans la saison des fruits tout rit en ces campagnes :
Iphis est parmi nous, les jeux sont avec lui;
Mais si ce beau berger sortoit de nos montagnes,
Fleurs, fontaines, ruisseaux, tout sécheroit d'ennui.

TYRSIS.

Tout languit dans nos champs quand Philis est absente,
L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le soleil;
Dès que Philis revient, la terre est plus riante,
Le soleil reparoît dans un char plus vermeil.

CORYDON.

L'ormeau plaît au dieu Pan, le pampre au dieu d'automne.
Le laurier à Phébus, et le myrte à Cypris :
Mais le verd coudrier pare mieux ma couronne;
Il plaît à ma bergere, il mérite le prix.

TYRSIS.

L'arbre chéri d'Alcide orne bien un rivage,
Le chêne une forêt, le tilleul un jardin :
Mais la jeune Philis les orne davantage
Quand elle y vient cueillir les présents du matin.

MÉLIBÉE.

Des deux bergers rivaux telle fut la dispute ;
Ils joignirent aux vers les accords de la flûte :
En vain le fier Tyrsis jugea son chant vainqueur ;
Corydon enleva mon suffrage et mon cœur.

NOTES.

Ce beau fleuve, en baignant ce bocage secret...

Le Mincio, riviere du Mantouan, aujourd'hui le Menzo.

Vous qui formez Codrus, déités d'Hippocrene...

Poëte illustre, ami et contemporain de Virgile. Ses ouvrages ne nons ont point été conservés.

Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sardaigne.

L'isle de Sardaigne portoit une herbe fort singuliere; ceux qui en avoient mangé mouroient en riant malgré eux. C'est de là qu'on appelle un ris forcé, *ris Sardonien*.

L'arbre chéri d'Alcide orne bien un rivage.

Le peuplier. Hercule s'en couronna lorsqu'il descendit aux enfers.

ÉGLOGUE VIII.

LES REGRETS DE DAMON,

ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

AMOUR, dieu des bergers, toi qui regles leurs sons,
De Damon et d'Atis redis-moi les chansons;
Quels airs formoit leur voix, lorsque pour les entendre
Les troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre,
Les tigres adoucis venoient les admirer,
Les ruisseaux arrêtés craignoient de murmurer?
Soutiens mes foibles chants, ô toi que la victoire
Ramene à nos desirs sur l'aile de la gloire:
Jeune triomphateur, quand viendra l'heureux temps
Où je saurai chanter tes exploits éclatants?
Prêt à quitter pour toi la rustique musette,
Déja j'ose essayer l'héroïque trompette:
Sous tes yeux autrefois ma muse, jeune encor,
Vers le double coteau prit son premier essor;
Elle osa de ses chants te vouer les prémices,
Elle veut les finir sous tes brillants auspices:

Mais avant que sa voix sur de plus nobles airs,
Du chantre d'Ilion imitant les beaux vers,
Te marque au rang des dieux de l'heureuse Italie,
Souffre encor ces chansons que me dicte Thalie,
Et permets que la main des timides pasteurs
Unisse à tes lauriers un lierre et des fleurs.
La nuit disparoissoit; l'amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive orientale,
La diligente abeille arrivoit sur le thym,
Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin;
Quand le triste Damon, penché sur sa houlette,
Fit retentir au loin sa plaintive musette.
Un beau jour commençoit; mais un cœur plein d'ennui
Goûte-t-il les beaux jours? il n'en est plus pour lui.

DAMON.

Parois, s'écrioit-il, ranime ta lumiere,
Du soleil renaissant trop lente avant-couriere,
Etoile que chérit la mere des amours,
Brille aux cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours.
Victime des rigueurs d'une amante infidele,
Pour la derniere fois je viens me plaindre d'elle;
Ciel, je m'en plains à toi. Souffrez-vous, immortels,
Qu'on trahisse un amour juré sur vos autels?
« Muse, prête au chagrin qui va finir ma vie
« Les tristes airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Pour fuir le dieu des bois, plongée au fond des eaux,

Syrinx fut transformée en d'utiles roseaux :
Pan embrassoit les joncs qui cachoient sa bergere;
Il tira des soupirs de leur tige légere ;
Du Ménale à l'instant les fideles échos
Répéterent les sons des premiers chalumeaux.
« Poursuis, muse; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Le croirai-je, grands dieux ! Quoi ! pour d'autres amours
Daphné quitte Damon ! je la perds pour toujours!
Trop crédules amants, fiez-vous aux bergeres ;
Idolâtrez encor ces beautés mensongeres.
Daphné chérit Mopsus! quelle étrange union !
Ainsi, que la brebis s'unisse au vieux lion,
Que les chiens de Diane et les biches craintives
Viennent bondir ensemble, et boire aux mêmes rives;
Après l'affreux hymen qui cause mon trépas,
Ces monstrueux accords ne me surprendront pas.
Prépare, heureux rival, cette charmante fête;
Aux autels de Vénus va mener ta conquête;
Triomphe, et par tes vœux hâte la fin du jour,
L'instant du sacrifice, et l'heure de l'amour.
« Poursuis, muse; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Quel caprice ! quel choix ! pour cet indigne époux
Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux ?
Le ciel protege-t-il les bergeres perfides ?

Ton cœur ne craint-il point les noires Eumènides ?
Ah! si les dieux cruels autorisent ton choix,
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.
« Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Ingrate, souviens-toi de nos jeunes plaisirs :
Tu fus le seul objet de mes premiers soupirs ;
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance,
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence :
Ta naissante beauté savoit déja charmer ;
Mon cœur déja sensible apprenoit à t'aimer ;
Je n'avois pas douze ans, aux beaux jours de l'automne
Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone ;
Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux ;
Je voyois, j'admirois le progrès de tes charmes :
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes !
Ta chaîne seule, Hymen, manquoit pour nous unir !
Devois-tu naître, amour, si tu devois finir ?
« Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Dans ma jeunesse, Amour, je t'avois trop connu :
Hélas ! je te croyois un enfant ingénu ;
Mais, cruel ! tu n'es point, non (j'en crois mes disgraces)
Ni le fils de Vénus, ni le frere des Graces ;
Paphos ne t'a point vu naître au printemps nouveau,

Le Riphée ou l'Athos t'ont servi de berceau ;
Dans le sein d'Alecton, monstre ! tu pris naissance ;
Une horrible lionne allaita ton enfance ;
La Thrace t'endurcit au sein des noirs frimas,
Et les Scythes au meurtre instruisirent ton bras.
« Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Livrée à tes fureurs, impitoyable Amour,
Une mere à ses fils a pu ravir le jour ;
Méconnois-tu ton sang dans ces cheres victimes,
Implacable Médée ? Amour, voilà tes crimes !
Si ses fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduisois sa main.
« Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
C'en est donc fait ! Daphné s'est unie à Mopsus.
Que tout change ; non, rien ne m'étonnera plus ;
Que Flore aime l'hiver, que les hibous funebres
Chantent mieux que le cygne, et craignent les ténebres ;
Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion,
Que sa lyre aux dauphins rende un autre Arion.
Muse, c'est trop gémir, cesse une vaine plainte ;
Mon cœur déja flétri sent sa mortelle atteinte :
Croissez, belles forêts ; adieu, charmants déserts ;
Je choisis pour tombeau le vaste sein des mers ;
Muse, apprends-le à Daphné ; pars, vole à la cruelle ;

Que mon dernier soupir soit porté sur ton aile.
Quels airs chantoit Atis ? Euterpe, apprenez-nous
Les fiers enchantements d'une amante en courroux :
Atis d'un bois voisin avoit vu le mystere ;
Il répéta ces vers qu'avoit dits la bergere.

ATIS.

Commençons, chere Isis ; présente aux immortels
Cette coupe sacrée, et dresse trois autels :
Aux secrets de mon art unis ton assistance ;
Fixons du beau Daphnis la volage inconstance :
Brûle sur ce bûcher la vervenne et l'encens ;
Ma voix va proférer de suprêmes accents.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Tout subit de mon art l'inévitable loi ;
Vainqueur de la nature, il la remplit d'effroi ;
A mon gré le ciel tourne, et la terre tremblante
Voit descendre le char de la lune sanglante.
Circé retint par l'art des magiques accords
Les compagnons d'Ulysse enchantés sur ses bords.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Isis, sois attentive au mystere secret :
De Daphnis fugitif place ici le portrait :
Je le dois couronner de ces trois bandelettes ;
J'y suspends en festons trois rangs de violettes ;

Je le porte trois fois autour de trois autels;
Ce nombre fut toujours chéri des immortels.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Forme trois nœuds, Isis, et chante en les formant,
« Que Vénus soit propice à ce lien charmant. »
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
L'argile s'endurcit à ce feu de lauriers,
La cire s'attendrit près des mêmes brasiers;
Ainsi, que pour moi seule attendri, doux, sincere,
Daphnis soit endurci pour toute autre bergere.
Cieux, enfers, unissez vos secours à mes vœux;
Et toi, puissant Amour, porte-lui tous tes feux.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Non, non; perdons l'ingrat; qu'il éprouve à son tour
Le tourment de m'aimer sans me donner d'amour:
Qu'il souffre, sans me voir sensible à son supplice,
Ce que souffre un taureau que fuit une génisse,
Quand, las de la poursuivre, il tombe au bord des eaux,
Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces autels, s'il résiste à mes charmes,
Ses jours sont dévoués à d'éternelles larmes.
Pourquoi garder ses dons autrefois si chéris?
Il n'a plus de tendresse, elle en faisoit le prix

De la foi des amants trompeurs et foibles gages,
Que sert votre secours contre des cœurs volages ?
Brûlez, disparoissez, chers et tristes présents,
Puisque je perds un cœur dont vous m'étiez garants.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Un savant enchanteur aux rives de Colchos
M'a cueilli ces poisons nés du sein des tombeaux.
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrents les déités superbes :
Par leur secours vainqueur l'amante de Jason
Conquit à son héros la brillante toison :
Souvent au fond des bois, par leur vertu suprême,
J'ai vu Mœris en loup se transformer lui-même ;
Dans l'horreur de la nuit autour des monuments
Il erre, il soumet tout à ses enchantements;
Des portes du trépas et des royaumes sombres
Aux ordres de sa voix j'ai vu sortir les ombres ;
Vers leurs sources j'ai vu les fleuves remontés,
Et dans d'autres guérets les épis transplantés.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Le cruel ne vient point. Que servent mes accents ?
Un Dieu plus fort rend-t-il mes efforts impuissants ?
Tentons un dernier charme : Isis, prends cette cendre;
Dans le ruisseau voisin nous devons la répandre ;

Répands-la loin de toi, sans y porter les yeux :
Ici peut-être enfin le ciel m'aidera mieux.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Que vois-je ? dieux du Styx, seriez-vous moins cruels ?
Quel présage brillant embellit ces autels !
La cendre de ces fleurs se ranime elle-même :
Dois-je m'en croire ? Hélas ! on croit tout, quand on aime !
Non, ce n'est point l'erreur d'un trop crédule amour ;
Le chien de mon berger m'annonce son retour.
Aux charmes infernaux d'un magique mystere
Fais succéder, Amour, les charmes de Cythere.

NOTES.

Soutiens mes foibles chants, ô toi que la victoire...

Octavien-César; il venoit de la bataille de Philippe, dans laquelle il avoit défait l'armée de Brutus et de Cassius, meurtriers de Jules-César.

Mais avant que sa voix sur de plus nobles airs...

Il annonce l'Enéïde. J'ai cru pouvoir mettre ici Homere, au lieu de Sophocle que porte le texte.

Il répéta ces vers qu'avoit dits la bergere.

Cette piece a beaucoup de l'air de la seconde idylle de Théocrite, où Siméthée, abandonnée aussi de son amant, pratique dans un sacrifice nocturne les mêmes cérémonies à-peu-près que la magicienne de Virgile.

ÉGLOGUE IX.

MOERIS.

LYCIDAS, MOERIS.

LYCIDAS.

QUEL sujet, cher Mœris, vous conduit à la ville ?

MOERIS.

Hélas ! ici bientôt je n'aurai plus d'asile.
Ciel ! à tant de malheurs si j'étois réservé,
A des ans si nombreux pourquoi suis-je arrivé ?
« Fuis, m'a dit un cruel, fuis, cherche une autre terre ;
« Ton champ devient le mien par les lois de la guerre. »
Berger, tel est mon sort : vous voyez ces chevreaux,
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux ;
Mais plaise aux dieux pasteurs, souverains des prairies,
Que ce présent forcé nuise à ses bergeries !

LYCIDAS.

Un berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux vers,
Par votre fils Ménalque au dieu de Rome offerts,
On vous laissoit un champ depuis cette colline
Jusqu'à ce plant d'ormeaux que le fleuve termine.

MOERIS.

Il est vrai ; mais tout change, et nos vers sont perdus ;
Les paisibles hautbois ne sont plus entendus ;
Le son tumultueux des bruyantes trompettes
Rend les muses des bois craintives et muettes ;
Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alentour
Comme fuit la colombe à l'aspect de l'autour.
Pour moi, si, profitant des présages célestes,
Je n'avois prévenu des malheurs plus funestes,
J'aurois déja subi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Ménalque eût eu le même sort.

LYCIDAS.

O dieu ! Mais, cher Mœris, cet étranger féroce
L'eût-il assez été pour ce forfait atroce ?
Ménalque, chér pasteur, délices de nos champs,
Ah ! si tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants ?
Qui loueroit comme toi les nymphes bocageres,
Les amours des bergers, les attraits des bergeres ?
Quel autre chanteroit des vers en ce séjour
Tels que ceux qu'en secret tu m'appris l'autre jour,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le dieu recueillit tes muses fugitives ?
Mais insensiblement mon troupeau reste au loin :
Jusques à mon retour, Tityre, ayez en soin ;
Quand vous le conduirez au bord de la riviere,

Evitez du bélier la corne meurtriere.

MOERIS.

Les beaux vers qu'en partant Ménalque vous a lus
Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus.
« Je veux t'offrir des vers que Phébus même avoue,
« Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue.
« O déplorable ville ! ô champs abandonnés !
« Ne vous verrai-je plus féconds et fortunés ?
« Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone,
« Si vous étiez, hélas ! moins voisins de Crémone. »

LYCIDAS.

De votre docte fils j'aime toujours les vers.
De grace, apprenez-moi quelqu'un de ses beaux airs ;
Ainsi du plus doux miel que vos ruches soient pleines,
Que toujours vos brebis soient fécondes et saines.
Chantez : moi-même aussi j'ai fait quelques chansons ;
Les Muses quelquefois m'ont donné des leçons,
Nos bergeres souvent ont vanté ma musette ;
Mais je n'ose me dire ou me croire poëte :
Je sais que pour prétendre à ce nom glorieux
Il faut pouvoir chanter les Césars et les dieux ;
Timide admirateur des cygnes du Parnasse,
A les suivre de loin je borne mon audace.

MOERIS.

Des chansons de Ménalque écoutez quelques vers ;

Un pasteur y rappelle une nymphe des mers.

Des grottes d'Amphitrite,
Climène, entends ma voix :
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos bois ;
Sur ces rives fécondes
Quand Flore est de retour,
Quel charme sous les ondes
Fixe encor ton séjour ?

De l'alcyon tranquille
Zéphyre au sein des airs
Soutient d'une aile agile
Le berceau sur les mers ;
Cette jeune fougere
Où paissent mes moutons
A plus droit de te plaire
Que l'autre des tritons.

Sous ces ombres nouvelles
Tout conspire aux beaux jours ;
Des nuits encor plus belles
Conspirent aux amours.
Des grottes d'Amphitrite,
Climène, entends ma voix :

Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos bois.

LYCIDAS.

Un soir, dans ces vallons, sur des tons plus sublimes,
Chantant d'un nouveau dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'univers :
Je n'en sais que le chant, rappelez-m'en les vers.

MOERIS.

« Des astres trop connus n'observons plus les routes;
« L'ame du grand César, astre plus radieux,
« Répand ses feux brillants sur les célestes voûtes,
« Et la fécondité sur ces aimables lieux.
« Sous l'aspect bienfaisant de ce signe propice
« Nos coteaux s'orneront de raisins plus nombreux,
« Et les arbres, plantés sous son fertile auspice,
« Auront encor des fruits pour nos derniers neveux. »
Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage;
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge :
Des Muses, jeune encor, quand je suivois la cour,
Je savois assez d'airs pour chanter tout le jour;
Ce bel âge n'est plus, tout cede à la vieillesse.
Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeunesse;
Dans ces gracieux jours, sous mes doigts plus légers,
Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs :
Mais par le froid des ans ma main trop engourdie

N'est plus propre à former de vive mélodie ;
Des vers que je savois le souvenir m'a fui :
Au retour de mon fils vous les saurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'est de vous que je veux les entendre ;
Je sais que votre chant est encor vif et tendre :
Le silence des vents endormis dans ces bois,
Et le calme des eaux, favorisent nos voix ;
Reposons-nous ici, chantons sous ce feuillage:
Nous avons déja fait la moitié du voyage ;
Déja de Bianor j'apperçois le tombeau ;
Des bergers pour l'orner dépouillent un ormeau :
Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'amene avec la nuit quelque subit orage,
Cédez-moi ce fardeau, chantez même en marchant ;
L'ennui du voyageur se charme par le chant.

MOERIS.

Cessez de m'arrêter, arrivons à la ville
Avant que le soleil s'ouvre l'onde tranquille;
Il va finir sa course, et son char plus penchant
Semble déja toucher aux portes du couchant.

NOTES.

Cette églogue nous rappelle la premiere. Le pere de Virgile ne put long-temps jouir en repos du bienfait de César, ni du privilege dont il est parlé dans le Tityre. Il fut chassé de sa terre par Arius, officier des légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris il raconte ici son infortune au berger Lycidas, tandis que Virgile son fils, parti pour Rome, est allé porter sa plainte à ses protecteurs sur cette nouvelle violence.

Quel sujet, cher Mœris, vous conduit à la ville ?
Mantoue.

Par votre fils Ménalque au dieu de Rome offerts.
Virgile.

Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus.

C'est le même dont il est parlé dans la sixieme Eglogue.

Si vous étiez, hélas ! moins voisins de Crémone.

Après la victoire remportée sur Cassius et Brutus, les triumvirs distribuerent à leurs soldats les territoires des villes qui avoient suivi le parti des meurtriers

de Jules-César : Crémone étoit de ce nombre ; ses campagnes ne suffisant pas, on étendit le partage des terres jusqu'aux villes voisines, à celles même qui n'étoient point coupables : Mantoue en souffrit, quoiqu'elle n'eût point armé contre le triumvirat.

« L'ame du grand César astre plus radieux...

Après la mort de Jules-César, une comete parut au ciel. Le peuple crédule la prit pour l'ame de César.

Déja de Bianor j'apperçois le tombeau.

Le fondateur de Mantoue.

Cédez-moi ce fardeau, chantez même en marchant.

Les chevreaux dont Mœris a parlé.

EGLOGUE X.

GALLUS.

Nymphe, autrefois propice au pasteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile :
Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs ;
De ma Muse champêtre il exige des vers :
Puis-je les refuser ? il les veut d'un goût tendre,
Et tels que Lycoris se plaise à les entendre.
Commencez, consolez de funestes amours,
Aréthuse ; et, pour prix de vos heureux secours,
Dans les champs d'Amphitrite et des ondes amères
Que vos ondes toujours coulent douces et claires ;
Puissiez-vous sans mélange, au sein des vastes flots,
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux !
Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives
Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives ;
L'amante de Narcisse, oubliant ses malheurs,
Dans ses antres profonds redira nos douleurs.
Des secrets de Phébus nymphes dépositaires,
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois solitaires,
Quand l'aimable Gallus, prêt à perdre le jour,

Dans un triste désert exhaloit son amour ?
Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives ;
Sans doute, au bruit des eaux tristement fugitives,
Vous eussiez reconnu dans le sacré vallon
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon;
Les lauriers languissoient sous leurs tiges flétries ;
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries ;
Et des bois d'Hélicon les sensibles échos
En sons entrecoupés répétoient des sanglots.
Seul, et de Lycoris pleurant la perfidie,
Gallus sut émouvoir les rochers d'Arcadie :
Un troupeau, près de lui languissamment errant,
Partageoit la douleur de son berger mourant :
(Souffre ce nom champêtre, ingénieux poëte;
Amphion, Adonis, ont porté la houlette.)
Aux antres du Lycée, attirés par tes pleurs,
Des hameaux d'alentour vinrent mille pasteurs ;
Par des soins complaisants cette troupe attristée
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :
Inutiles efforts ! Phébus même, attendri,
Eut peine à consoler son premier favori.
Cher Gallus, dit le dieu, quel fol amour t'enchante !
Ta Lycoris te fuit; cette volage amante,
Fidele à ton rival, brave en d'autres climats
Les périls de la guerre, et l'horreur des frimas.

Avec Faune et Silvain, Pan, le dieu des campagnes,
Pour soulager Gallus, vint du fond des montagnes :
Quel désespoir, dit-il, berger infortuné !
A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné ?
L'Amour n'est point sensible à tes vives alarmes ;
C'est un enfant cruel, il se plaît dans les larmes ;
Nos malheurs sont ses jeux, nos peines ses plaisirs :
L'abeille vit de fleurs, l'amour vit de soupirs.
De sa peine, à ces mots, calmant la violence,
Gallus rompit enfin un lugubre silence ;
D'une voix presque éteinte il dit en soupirant :
Derniers témoins des maux d'un berger expirant,
Pasteurs de l'Arcadie, arbitres des airs tendres,
Bientôt vous donnerez un asile à mes cendres ;
Mon ombre chez les morts descendra sans regrets,
Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
Hélas ! de mon destin que n'ai-je été le maître ?
Sous vos paisibles toits si le ciel m'eût fait naître,
Je chérirois encor le lieu de mon berceau
Dans nos champs où l'Amour a creusé mon tombeau ;
Occupé parmi vous aux soins des bergeries,
Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries
De plus fideles cœurs, des plaisirs plus constants,
Et pour moi Lachésis eût filé plus long-temps :
J'aurois aimé sans crainte une simple bergere ;

Par sa naïve ardeur elle auroit su me plaire ;
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité ;
Sur la mousse et les fleurs souvent assis près d'elle,
J'aurois fait, chaque jour, quelque chanson nouvelle ;
Son nom dans tous mes airs auroit été vanté.

Que n'es-tu, Lycoris, sur ces charmants rivages ?
Les ris au vol léger peuplent ces verds bocages ;
Plus heureux que les dieux, j'y vivrois avec toi,
Et l'univers entier ne seroit rien pour moi.

Vains souhaits ! tu me fuis. Où pourrois-je encor vivre !
Aux fureurs des combats faut-il que je me livre ?
Faut-il... Quel souvenir réveille mon chagrin !
Près des Alpes, cruelle ! aux bords glacés du Rhin,
Loin du plus tendre amant, et loin de ta patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie.
Respectez Lycoris, durs glaçons, noirs frimas ;
N'empêchez point les fleurs d'éclore sous ses pas ;
Et vous, Zéphyrs, Amours, suivez-la sur ces rives,
Des chaînes de l'hiver tirez leurs eaux captives ;
Que la riante Flore établisse sa cour
Par-tout où Lycoris fixera son séjour.

Pour moi, traînant par-tout ma triste léthargie,
Je consacre ma flûte aux sons de l'élégie.
Que ne puis-je me fuir ! Dans les antres des ours

Allons ensevelir et ma flamme et mes jours :
Là, cachant (puisqu'enfin l'ingrate m'est ravie)
Le reste infructueux d'une mourante vie,
Mon cœur de son tourment fera son seul emploi ;
Je chercherai des bois aussi tristes que moi :
J'aimerai votre horreur, solitaires vallées,
Que jamais nul troupeau, nul berger n'a foulées ;
Mes larmes grossiront vos torrents fugitifs ;
J'apprendrai des soupirs à vos échos plaintifs ;
Sur vos jeunes cyprès du fer de ma houlette
J'écrirai les amours que ma muse regrette ;
Chaque jour vous croîtrez, infortunés cyprès,
Et vous, traits douloureux gravés par mes regrets :
Mes disgraces vivront sur les arbres tracées ;
Elles vivront bien plus dans mes sombres pensées.
Mais que veux-je ! pourquoi changer mes jours en nuits ?
Fuyons la solitude, empire des ennuis ;
Sans craindre les rigueurs d'Éole et des Hyades,
Suivons plutôt Diane et les vives Dryades ;
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts ;
Le chevreuil égaré tombera sous mes traits :
J'y cours... J'erre déja dans des routes sauvages,
Un cerf part, il s'élance à travers les feuillages...
J'entends les sons du cor joints aux voix des chasseurs,
Et des chiens animés les rapides clameurs :

Viens, suis-moi, Lycoris... Ah ciel ! que dis-je encore ?
Quel nom m'échappe ? Amour, en vain donc je t'abhorre !
Dieu cruel ! n'est-il plus d'asile sous les cieux
Qui dérobe mon cœur a tes traits rigoureux ?
Par-tout je te retrouve, aux antres des montagnes,
Sous les drapeaux de Mars, dans la paix des campagnes.
Fuyez, portez ailleurs vos charmes superflus,
Bergers, chasseurs, guerriers, vous ne me charmez plus;
J'essuierois vos travaux et vos courses pénibles
Sans ramener mon cœur à des jours plus paisibles;
En vain je voguerois sur l'Hebre impérieux,
Ses flots lents et glacés n'éteindroient point mes feux;
Quand, pasteur d'un troupeau de l'ardente Libye,
Dans ses sables brûlants j'irois cacher ma vie,
Après mille dangers et mille maux soufferts,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ses fers.
Amour tient tous les cœurs sous une même chaîne;
Aimons donc, rendons-nous à sa loi souveraine.
Bornons ici nos airs; Muses, sortons des bois :
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en sa faveur m'inspire :
Volez, portez aussi mes vers à Lycoris;
Ils plairont à Gallus, si d'elle ils sont chéris;
Que par eux cet amant console sa tristesse :

Qu'il en pese le prix au poids de ma tendresse ;
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout temps,
Tel un tilleul fleuri croît à chaque printemps.
Retournons au bercail, c'est trop chanter à l'ombre ;
Partez, moutons: déja la campagne est plus sombre ;
Les heures chez Thétis ont conduit le soleil,
Et la nuit fend les airs sur l'aile du sommeil.

NOTES.

Le poëte, sous des images pastorales, déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cythéris, actrice fameuse du théâtre romain, qui avoit beaucoup d'esprit et de goût. Elle est ici appelée Lycoris, nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ses élégies. Pour ajuster son sujet au génie de l'églogue, Virgile fait un berger de son ami. Il feint que Gallus s'est retiré dans les bois de l'Arcadie, où les dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidele Cythéris.

Aux antres du Lycée, attirés par tes pleurs...
Montagne de l'Arcadie.

LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

PRÉCIEUX jours dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers ?

Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissoit, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers ;
Les noms de sujet et de maître

Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris;
Les temples étoient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.

Les dieux descendoient sur la terre,
Que ne souilloient aucuns forfaits,
Dieux moins connus par le tonnerre
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux;
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison;
Aux lumieres de la nature
Les bergers bornoient leur raison.

Sur leur république champêtre
Régnoit l'ordre, image des cieux.
L'homme étoit ce qu'il devoit être;
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'aréopages
Ni de capitoles fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étoient les vrais heureux?

Ils ignoroient les arts pénibles,
Et les travaux nés du besoin;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout leur soin.

La tendre et touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs;
A leur noble et libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains desirs,
Les espérances inquietes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt au sein de la terre

N'avoit point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs, dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort, qui pour nous a des ailes,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête;
Les combats étoient des concerts;
Une amante étoit la conquête;
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce dieu berger, alors modeste,
Ne lançoit que des traits dorés;

Du bandeau, qui le rend funeste,
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les crimes, les pâles alarmes,
Ne marchoient point devant ses pas ;
Il n'étoit point suivi des larmes,
Ni du dégoût, ni du trépas.

La bergere, aimable et fidele,
Ne se piquoit point de savoir ;
Elle ne savoit qu'être belle ;
Et suivre la loi du devoir.

La fougere étoit sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux,
La jonquille et la violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis ;
De leur toison commode et pure
Elle se filoit des habits.

Elle occupoit son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'appas,
Et sur la foi d'un chien volage

Elle ne l'abandonnoit pas.

O regne heureux de la nature,
Quel dieu nous rendra tes beaux jours?
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours?

Sort des bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce sort si doux;
Un peuple vil de misérables
Vit pasteur sans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimere?
Ce charmant siecle a-t-il été?
D'un auteur témoin oculaire
En sait-on la réalité?

J'ouvre les fastes sur cet âge,
Par-tout je trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable :
N'envions rien à nos aïeux ;
En tout temps l'homme fut coupable,
En tout temps il fut malheureux.

VERS

ADRESSÉS

A Mgr L'ÉVÊQUE DE LUÇON.

Vous dont l'esprit héréditaire,
Et par les graces même orné,
Aux talents d'un illustre pere
Joint l'agrément de Sévigné ;
Vous dont le tendre caractere
Sait unir, par d'aimables nœuds,
A l'avantage d'être heureux
Le plaisir délicat d'en faire ;
Mortel plus charmant que les dieux,
D'une muse ressuscitée,
De vos soins généreux, de vous même enchantée,
Et qui n'a point encor paré l'autel des grands,
Recevez le premier encens.
Protéger Euterpe et Minerve,
C'est le Montier, l'ami du bien commun.
Parmi les noms fameux que Clio nous conserve
Ses fastes en comptent plus d'un :

Mais être, au bord de l'Hippocrene,
Assis entre les rois amis de Melpomene,
Et les tendres auteurs des accents les plus doux,
Horace à la fois et Mécene,
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine,
Et l'éloge commence à vous.

ADIEUX AUX JÉSUITES.

A M. L'ABBÉ MARQUET.

La prophétie est accomplie,
Cher abbé, je reviens à toi ;
La métamorphose est finie,
Et mes jours enfin sont à moi.
Victime, tu le sais, d'un âge où l'on s'ignore,
Porté du berceau sur l'autel,
Je m'entendois à peine encore,
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel...
Nos goûts font nos destins : l'astre de ma naissance
Fut la paisible liberté ;
Pouvois-je en fuir l'attrait ? Né pour l'indépendance,
Devois-je plus long-temps souffrir la violence
D'une lente captivité ?
C'en est fait ; à mon sort ma raison me ramene :
Mais, ami, t'avoûrai-je un tendre sentiment,
Que ton cœur généreux reconnoîtra sans peine ?
Qui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant.
Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte ;
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux ;

Et, si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux :
Car ne les crois pas tels que la main de l'envie
Les peint à des yeux prévenus ;
Si tu ne les connois que sur ce qu'en publie
La ténébreuse calomnie,
Ils te sont encore inconnus.
Lis, et vois de leurs mœurs des traits plus ingénus.
Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoignage
Dont l'intérêt, la crainte, et l'espoir, sont exclus !
A leur sort le mien ne tient plus ;
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu ;
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à la patrie, à leurs rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux insensibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et souvent bienfaiteurs paisibles
De leurs plus fougueux ennemis ;
Trop estimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine insensée,
En reproches injurieux,
Cherchent en les quittant à les rendre odieux :
Pour moi, fidele au vrai, fidele à ma pensée,
C'est ainsi qu'en partant je leur *fais mes adieux.*

VERS

SUR LA TRAGÉDIE D'ALZIRE.

Quelques ombres, quelques défauts
Ne déparent point une belle.
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agréments nouveaux.
Aux regles, me dit-on, la piece est peu fidele:
Si mon esprit contre elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle;
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le goût, par-tout divers, marche sans regle sûre;
Le sentiment ne va point au hasard:
On s'attendrit sans imposture;
Le suffrage de la nature
L'emporte sur celui de l'art.
En dépit du Zoïle et du censeur austere,
Je compterai toujours sur un plaisir certain,
Lorsqu'on réunira la muse de Voltaire
Et les graces de la Gaussin.

VERS

SUR LES TABLEAUX

Exposés à l'Académie royale de peinture,
Au mois de septembre 1737.

Si l'on croit les plaintes chagrines
De quelques frondeurs décriés,
Et les satires clandestines
De quelques auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le goût, les arts les plus brillants,
Tout meurt sous des dieux indolents;
Et, dévoués à l'opulence,
Nos jours ramenent l'ignorance
Sur la ruine des talents.
Mais quelle lumiere nouvelle
Dissipe le sommeil des arts!
De la divinité d'Apelle
Le temple s'ouvre à mes regards.
Naissez, sortez de vos ténebres,
Eleves de cet art charmant
Qui de la nuit du monument
Sauve les spectacles célebres,

Et fixe la légèreté
De la fugitive beauté.
De vos maîtres, que dans ce temple
La patrie honore et contemple,
Distinguez, saisissez les traits;
Et, par le talent et l'exemple
Elevés aux mêmes succès,
D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux :
C'est la seule gloire certaine;
Et l'avenir n'est rien pour nous.
Si, dans cette illustre carriere,
La peinture sur ses autels
De Rigault et de l'Argiliere
N'offre point les traits immortels,
A juste titre elle a pu croire
Que c'étoit assez pour sa gloire,
Assez pour enseigner ses lois,
D'offrir les Coypels, les de Troys,
Et de conduire sur ses traces
Vanlo, le fils de la Gaîté,
Le peintre de la Volupté,
Et Nattier, l'éleve des Graces,
Et le peintre de la Beauté.
Quel présage pour Polymnie !...
La gloire des dieux du pinceau

A la reine de l'harmonie
Annonce un triomphe nouveau.
Après les exploits de Bellone,
Sous le regne du dernier Mars,
La même main guidoit au trône
Les Racines et les Mignards.
Vous donc et l'ame et le Mécene
Des progrès d'un art fortuné,
Ouvrez des Muses de la Seine
Le sanctuaire abandonné;
Des amants de la poésie
Qu'on y dépose les travaux,
Et que, sans basse jalousie,
Admirateurs de leurs rivaux,
Ils y partagent l'ambrosie.
Par de réciproques secours
Augmentant leur clarté féconde,
Les astres éclairent le monde
Sans se combattre dans leur cours.
Crébillon des royaumes sombres *
Nous peindra les plaintives ombres,
Et les célebres malheureux;
Voltaire du tendre Elysée **

* La tragédie.

** Le poëme épique.

Peindra les mânes généreux ;
Et, descendu de l'Empyrée,
Rousseau viendra peindre les dieux. *
Quelques favoris de Thalie
Sauront avec légèreté
Crayonner l'erreur, la folie, **
L'histoire de l'humanité.
Des fleurs, un myrte, une bergere,
Seront les jeux de mes crayons ;
Ou, si Calliope m'éclaire
Et m'échauffe de ses rayons,
J'offrirai l'image chérie
D'un ministre à qui la patrie,
Dans ses combats et ses succès,
Dut l'abondance, l'industrie,
Et l'éclat des jours de la paix ;
Et qui, protecteur du génie,
Va, dans le silence de Mars,
Rendre les beaux arts à la vie,
Et rendre Colbert aux beaux arts.

Ut pictura poësis erit. Horat.

* L'ode.

** La comédie.

VERS

EN RÉPONSE A UNE LETTRE

DE M. VALLIER,

Ancien colonel d'infanterie, en date du premier mai.

Non, ce n'est point l'éclat d'un nouveau jour,
Les oiseaux ranimés, les fleurs, et la verdure,
La renaissance enfin de toute la nature,
Qui du printemps m'annoncent le retour;
Une muse aux graces fidele,
Dans mes déserts, parmi les frimas et les vents,
M'amene les plaisirs qui volent autour d'elle.
Je vous vois et je vous entends;
Votre amitié se renouvelle:
Et voilà pour moi le printemps.

PIECES INÉDITES.

L'ABBAYE,*

ÉPITRE

A M. LE CHEVALIER DE CHAUVELIN,

Alors à l'armée de Westphalie,

SUR L'ELECTION D'UN MOINE ABBÉ.

Facit indignatio versum. — JUVENAL.

D'UNE taverne monacale
Où tout fermente en ce moment
Pour la patente abbatiale
Et le premier bât du couvent,
Très indifférent que l'on nomme
Don Luc, don Priape, ou don Côme,

* Cette piece, qui date de 1741, et les suivantes jusqu'à la comédie du Méchant, n'ont été imprimées dans aucune édition des œuvres de Gresset.

Rempli d'un plus cher souvenir,
Dans la longue mélancolie
De ta fangeuse Westphalie,
Ami, je viens t'entretenir;
Et, malgré les ennuis extrêmes
Où tes beaux jours sont arrêtés,
Mon amitié dans ces lieux mêmes
Voit le plaisir à tes côtés.
Tandis que de l'urne fatale
Va sortir le destin brillant
De l'automate révérend
Que prétend mitrer sa cabale
Pour s'enivrer impunément
Sous sa crapule pastorale;
Echappé de la pesanteur
Des moines au ton flagorneur,
Aux maussades cérémonies,
Et délivré de la longueur
De leurs assommantes orgies,
Je parcours ces bois, ces prairies,
Dont on va nommer le seigneur.
Oh! qu'ici de l'erreur commune
Mon cœur moins que jamais épris
Des miseres de la fortune
Conçoit aisément le mépris!
Quoi! ces vergers, ces belles plaines,

Ces ruisseaux, ces prés, ces étangs,
Ces forêts de l'âge des temps,
Ces riches et vastes domaines,
Tout sera dans quelques instants,
A qui ?... Charmante solitude,
Séjour fait pour n'être habité
Que par l'heureuse liberté,
L'amitié, l'amour, et l'étude,
La sagesse, et la volupté,
De quelle vile servitude
Tu subis la fatalité !
Un obscur et pesant reptile,
Un être platement tondu,
Simulacre ignare, imbécille,
De la terre poids inutile,
Un moine, le portrait est vu,
Un moine va se voir ton maître !
Et cet épais et lourd cafard
Qu'ébaucha le ciel au hasard
Pour végéter, ronfler, et paître,
Grace à la faveur du destin
Et d'une authentique patente,
De cent mille livres de rente
Va devenir le souverain !
Dans ce char que suivoient ses peres
L'âne mitré va se montrer,

Et régner sur ces mêmes terres
Qu'il étoit né pour labourer !
O vous, défuntes seigneuries,
Vous, preux barons à courts manteaux,
Hauts-justiciers, grands-sénéchaux,
Des antiques chevaleries
Vieux châtelains, mânes dévots,
Dont j'apperçois les armoiries
Sur les débris de ces châteaux,
Où de gros moines en repos,
Munis de vos chartres moisies,
Broutent et boivent sur vos os,
Sans prier pour vos effigies,
Bons seigneurs, que vous étiez sots !
Vous avez cru de vos largesses
Doter l'honneur, la piété,
Et laisser avec vos richesses
Des peres à la pauvreté ;
Que le Dieu juste récompense
Vos benoites intentions !
Mais que l'avare et basse engeance
Qu'engraissent vos fondations
A bien trompé votre espérance !
Oh ! quel peuple avez-vous renté ?
L'hypocrite perversité,
La lubrique fainéantise,

La stupide imbécillité,
L'avarice, la dureté,
La chicane, la fausseté,
Tous les travers de la bêtise,
Et tous les vices qu'éternise
L'impure et brute oisiveté.
Ces repaires de la paresse,
Ces gouffres creusés par vos mains,
C'est là que s'abyment sans cesse
Les richesses des lieux voisins ;
C'est pour ces massives statues,
C'est pour ce peuple de sangsues
Que le laboureur vertueux,
Accablé d'ans et d'amertume,
Avec des enfants malheureux
Veille, travaille, se consume
Dès que l'aube éclaire les cieux.
Ainsi, par des lois déplorables,
La douloureuse pauvreté
De tant de mortels respectables
Enrichit l'inutilité
De ces fainéants méprisables,
La fange de l'humanité !
Tels ces cadavres homicides,
Ces vampires, de sang avides,
Des vivants éternels bourreaux,

Par les secours d'un art impie
Desséchant les sucs de la vie
Dans des corps livrés au repos,
S'engraissent au fond des tombeaux.
O ma chere patrie ! ô France !
Toi chez qui tant d'augustes lois
De tes sages et de tes rois
Immortalisent la prudence,
Comment laisses-tu si long-temps
Ravir ta plus pure substance
Par ces insectes dévorants
Que peut écraser ta puissance,
Et dont l'inutile existence
Revient t'arracher tous les ans
Les moissons de tes plus beaux champs,
Et des biens dont la jouissance
Devoit être la récompense
De tes véritables enfants ?
Quels contrastes, dont ta sagesse
Pourroit affranchir tes états !
Je vois en proie à la paresse
Ce que le travail n'obtient pas.
Ce guerrier, qui dès sa jeunesse
T'immola ses biens, son repos,
Chargé du poids de sa tristesse
Et d'une indigente noblesse

Après soixante ans de travaux,
Traîne sa pénible vieillesse :
Ces esprits faits pour t'illustrer,
Pour te plaire, et pour t'éclairer,
Tous ces sages dont la lumiere
Va dans les autres nations
Augmenter ta gloire premiere,
Souvent dans toute leur carriere
Négligés, privés de tes dons,
Meurent méconnus de leur mere :
Au sein d'un champ infructueux,
Sans soulagement, sans salaire,
Ce prêtre pauvre et vertueux,
Environné de la misere,
Triste pasteur des malheureux
Qu'il édifie et qu'il éclaire,
Les console, et souffre plus qu'eux.
C'est sur ces hommes nécessaires
Que tes bienfaits sont invoqués ;
Qu'à changer leurs destins contraires
De tant d'avortons solitaires
Les biens oisifs soient appliqués ;
De l'abyme des monasteres
Qu'à ta voix ils soient évoqués ;
Et renvoie au soc de leurs peres

Tant de laboureurs enfroqués.
Tes arts divers te redemandent
Tant d'hommes mis au rang des morts ;
Tes droits, tes besoins les attendent
Sous tes drapeaux et dans tes ports.
La postérité gémissante
Un jour regrettera ces biens ;
Et l'humanité languissante
Perdant des peres, des soutiens,
A ces gouffres, qui t'appauvrissent,
Des races qui s'anéantissent
Redemande les citoyens.
Contemple tes champs et tes villes ;
Vois tes pertes et ton erreur.
Autour de ces riches asiles
Où cet avare possesseur,
Ce moine absorbe avec hauteur
Tous les fruits de ces bords fertiles,
Que d'hommes qui seroient utiles
A ta richesse, à ta grandeur,
Maudissant leurs efforts stériles,
Dépérissent dans la douleur !
Ils craignent le titre de pere,
N'ayant à laisser que des pleurs
Aux héritiers de leurs malheurs ;

Ils te privent dans leur misere
D'un peuple de cultivateurs,
De tes biens le plus nécessaire.
Ami, je devine aisément
Que, pour dérider la morale
De ce sérieux argument,
Tu me réponds en ce moment
Que, sans le sceau du sacrement
Et de la couche nuptiale,
A l'état ordinairement
On voit l'espece monacale
Fournir aussi son contingent :
Je le sais ; mais dis-moi toi-même
Que servent au bien de l'état
Ces fruits impurs du célibat
Nés dans l'opprobre et l'anathême ?
Quels sont les monuments honteux
De tous ces sacrés adulteres ?
Des fils plus vils, plus paresseux,
Et plus abrutis que leurs peres.
A l'aspect de leurs biens nombreux
Si l'on pouvoit sans injustice
Se consoler de voir ces lieux
Livrés par nos simples aïeux
A l'héréditaire avarice

De ces possesseurs odieux,
On seroit consolé sans doute
De les voir vivre sans jouir,
Sans sentiment et sans plaisir :
Tout s'anéantit sur leur route ;
Sous leur main tout vient se flétrir.
En vain ces asiles champêtres
Ne demandent qu'à s'embellir,
Leur sauvage état peint leurs maîtres.
Ah ! que dans ces lieux enchantés,
Mais où les pas de l'ignorance
Sont imprimés de tous côtés,
Le goût, l'heureuse intelligence,
Pourroient ajouter de beautés !
La nature sur ces rivages
Répandant ses dons au hasard
Y semble encore inviter l'art
A la servir dans ses ouvrages.
A travers ces vastes forêts
Quelle scene, quelle étendue,
Si de tous ces chênes épais
Qui vont se perdre dans la nue
Perçant, divisant les sommets,
On laissoit errer notre vue !
Vingt sources des plus vives eaux

Qui descendent de ces montagnes
Jailliroient au sein des campagnes,
Si par de faciles canaux
L'art en rassembloit les ruisseaux :
En desséchant ces marécages
D'où sortent d'épaisses vapeurs,
Un gazon couronné de fleurs
Enrichiroit ces pâturages,
Et d'un air sain et sans nuages
Tout respireroit les douceurs :
Mais, grace à l'ame avare et dure
De ces possesseurs abrutis,
Les plus beaux dons de la nature
Sont dégradés, anéantis,
Par-tout où gît leur race obscure.
Pour l'honneur de l'humanité,
Malgré cet empire durable
Des erreurs que l'antiquité
Marque de son sceau vénérable,
J'ose croire qu'un temps viendra
Où tant de richesses oisives,
Que le monachisme enterra,
Cesseront de rester captives,
Et qu'on reverra de ces biens
Couler enfin les sources vives

Sur les utiles citoyens.

O toi, l'arbitre de mes rimes,
Ami d'Homere et de Platon,
De ces lumineuses maximes
Tu ne peux qu'approuver le ton :
Un bigot y verra des crimes ;
Tu n'y verras que la raison.
Tu sais qu'à la religion
Toujours sincèrement fidele,
Rempli de respect et de zele,
Je briserois tous mes pinceaux
Plutôt que d'offrir des tableaux
Indignes de l'honneur et d'elle.
Eh ! qu'ai-je en effet prétendu ?
Je n'attaque point les asiles
Où le savoir et la vertu
Ont réuni leurs domiciles.
Que l'intérêt de l'univers,
Que l'estime de tous les âges,
Conservent dans leurs avantages
Ces établissements divers
A qui la patrie illustrée
Doit Bourdaloue et Massillon,
Calmet, Sanlecque, Mabillon,
Malbranche, Vaniere, et Porée ;

C'est de ces temples permanents,
Dépôts sacrés et vénérables,
Que toujours les doctes talents,
Les sciences, les monuments,
Les lumieres inaltérables,
Et quelquefois les dons brillants
Du génie et des arts aimables
Se transmettront à tous les temps;
Qu'ils vivent! qu'au bien de la France
Concourant sans division,
Ils mettent tous d'intelligence
Une barriere à l'ignorance,
Un frein à l'irreligion!
Mais pour toutes ces abbayes,
Ces ruineuses colonies,
Que sous les belgiques climats
Nous rencontrons à chaque pas,
Gouffre où des êtres inutiles
Entassent de leurs mains stériles
Tant de biens qui n'en sortent pas;
Quand verrai-je une loi nouvelle,
Appliquant mieux leur revenu,
En ordonner sur le modele
D'un apologue que j'ai lu?
Dans je ne sais quelle contrée,

Au temps du monde encor païen,
Un peuple (le nom n'y fait rien),
Voyant diminuer son bien
Par une disgrace ignorée,
D'un dieu de la voûte azurée
Un jour réclama le soutien.
En vain l'active vigilance,
Tous les travaux et tous les arts
Avoient tout fait d'intelligence
Pour ramener de toutes parts
Et le commerce et l'abondance;
L'or disparoissoit tous les jours,
Et dépouillé de ce secours,
Le nerf et l'ame de la vie,
L'oisif artisan languissoit;
L'indigente et triste patrie
Ne pouvant gager l'industrie,
Tout commerce s'affoiblissoit;
L'état épuisé périssoit.
Le dieu, touché de leur misere,
Et voulant du commun repos
Ecarter les secrets fléaux,
Descend du ciel à leur priere:
Il s'ouvre les secrets chemins
D'une caverne souterraine

Echappée aux yeux des humains,
Et dont la profondeur le mene,
Par mille détours ambigus,
Au centre du vaste domaine
Des enfants de Sabasius*;
Là, grace à d'antiques ténebres,
Des gnomes en lambeaux funebres
Sont couchés sur des monceaux d'or,
Occupés, enivrés sans cesse
Du sot aspect d'un vain trésor,
Puissants et fiers dans leur bassesse,
Et, par un stupide pláisir,
Privant l'homme de la richesse
Dont leur opaque et vile espece
Est incapable de jouir.
Le dieu parle; à sa voix puissante,
Subalternes divinités,
Les gnomes, frappés d'épouvante,
Au sein de la terre tremblante
Se sont déjà précipités.
Cet or, que leurs mains meurtrieres
Ne prétendoient qu'accumuler,
Versé dans les sources premieres,

* Le pere des gnomes.

Recommença de circuler ;
Le travail eut sa récompense,
Les arts reprirent leur vigueur ;
Ranimés par la jouissance
Et relevés de leur langueur,
Les talents au sein de l'aisance
Renouvelerent leur splendeur ;
Et, fort de toute sa substance,
L'état vit avec l'abondance
Renaître l'ordre et le bonheur.
Puisse un jour la main triomphante
Et pacifique et bienfaisante
D'un roi sensible et généreux
Consacrer son empire heureux
En réformant l'abus antique
Du brigandage monachique,
Et tout ce peuple infructueux
A ses provinces onéreux !
Qu'il renouvelle dans sa gloire,
Pour la félicité des siens,
Le spectacle que la victoire
Vient d'offrir aux bords indiens !
Tous les ans aux champs de Golconde
Le plus riche des potentats
Rassembloit de tous les climats

Les trésors que transporte l'onde;
Par un tribut toujours nouveau,
Toutes les richesses du monde
Aboutissoient dans ce tombeau.
Thamas paroît : le destin change.
Au nouveau Gengis-khan du Gange
Ces vastes trésors sont ouverts ;
Son bras vainqueur leur rend la vie,
Et tout l'or qu'enterroit l'Asie
Va circuler dans l'univers.

ÉPITRE

A M. DE BOULONGNE,

CONTROLEUR GÉNÉRAL.

MINISTRE aimable, heureux génie,
Que le bonheur de la patrie
Appelle aux travaux de Colbert,
Dans cette cour qui de concert
Vous félicite et vous implore,
Pouvez-vous reconnoître encore
Une voix qui vient du désert ?
Depuis l'instant où la puissance
Du plus chéri des souverains
A remis dans vos sages mains
L'urne heureuse de l'abondance
Pour la splendeur de nos destins,
Des importuns de toute espece,
Des ennuyeux de tous les rangs,
Des gens joyeux avec tristesse,
Des machines à compliments,
Vous auront excédé sans cesse
De fadeurs, de propos charmants,

Déployant avec gentillesse
L'ennui dans tous ses agréments :
Vous avez essuyé sans doute
Le poids des discours arrangés ;
Les protecteurs, les protégés,
Tout s'est courbé sur votre route.
Les grands entourent la faveur :
La foule vole à l'espérance ;
Tout environne, tout encense
Le temple brillant du bonheur :
Vous aurez vu toute la France.

Moi qui, séparé des vivants,
Dans ma profonde solitude,
Ignore le jargon des grands
Et celui de la multitude,
Je ne viens point d'un vain encens
Surcharger votre lassitude,
De gloire et d'applaudissements ;
Je déplorerois au contraire
Les travaux toujours renaissants,
Et le joug où le ministere
Vient attacher tous vos moments,
Si je n'aimois trop ma patrie
Pour plaindre les brillants liens
Dont elle enchaîne votre vie.

Elle parle, il faut que j'oublie
Tous vos intérêts pour les siens.
Pardonnez ce brusque langage
Aux mœurs franches de mon séjour;
C'est le compliment d'un sauvage,
Qui, loin de la langue du jour,
Loin des souplesses de l'usage,
Et trouvant pour vous son hommage
Gravé dans un cœur sans détour,
N'en veut pas savoir davantage.

Si je mêle si tard ma voix
A l'alégresse générale,
L'ignorance provinciale
N'excuse pas ses tristes droits.
Réduit, pour toute nourriture,
A m'instruire, à m'orner l'esprit
Dans la gazette ou le mercure,
Sur ce qui se fait et se dit
Je ne sais rien qu'à l'aventure;
Je parle quand il n'est plus temps,
Et les nouvelles ont mille ans
Quand l'imprimeur me les assure.
Ce n'est que dans ces lieux brillants
Qu'enrichit la Seine féconde
Des heureux tributs de son onde,

Que l'on sait tout, que l'on sait bien ;
Ailleurs on n'est plus de ce monde,
On sait trop tard, on ne sait rien.

O province, que ta lumiere
Languit sous des brouillards épais !
Et sur les plus simples objets
Quelle stupidité pléniere !
Un seul trait parmi les journaux
De l'imbécillité profonde
De nous autres provinciaux
Montre combien dans nos propos
Nous sommes au fait de ce monde,
Et présente dans tout leur jour
Notre force et nos connoissances
Sur les nouvelles et la cour,
Sur l'usage et ses dépendances.
Ce trait excusera mon zele
De vous être si tard offert,
Grace à l'éclipse habituelle
Dont notre mérite est couvert.
Mon anecdote n'est pas neuve ;
Mais les provinciaux passés
Sont trop dignement remplacés
Pour que le temps nuise à ma preuve.
Quand Vardes revint à la cour,

Rappelé par la bienfaisance,
Après un très mortel séjour
De province et de pénitence,
Louis XIV, avec bonté,
S'informant du genre de vie
Qu'il avoit mené, du génie,
Du ton de la société
Au lieu qu'il avoit habité :
« Sire, excellente compagnie,
« De l'esprit comme on n'en a point,
« Gens charmants, instruits de tout point,
« Et d'une ressource infinie.
« Ce sont des conversations
« Incroyables, fort amusantes ;
« Il s'y traite des questions
« Très neuves, très intéressantes.
« Par exemple, quand je partis,
« On avoit *mis* sur le tapis
« Un problême assez difficile,
« Et sur lequel toute la ville
« Parloit sans pouvoir s'accorder :
« La question étoit critique ;
« Il s'agissoit de décider
« Une matiere politique,
« Et qui, de votre majesté,
« Ou de Monsieur, étoit l'aîné. »

Sur notre gauloise ineptie
C'est trop arrêter vos regards,
Tandis que la gloire, les arts,
Et le bonheur de la patrie
Vous occupent de toutes parts,
Tandis que votre main féconde
Soutient, dans ses brillants travaux,
Le pavillon et les drapeaux
Du pacificateur du monde.

Puissent mon hommage et mes vers
Vous être heureusement offerts,
Loin du bruit de la galerie,
Loin du chaos des suppliants,
Quand vous viendrez quelques instants
Respirer à la tuilerie !
C'est dans ce séjour enchanteur,
Palais de Flore et de Minerve,
Que le premier fruit de ma verve
Reçut le prix le plus flatteur
Des suffrages dont je conserve
Un souvenir cher à mon cœur;
C'est dans ces beaux lieux que j'espere
Aller quelque jour vous offrir
Le pur encens d'un solitaire,
Avec les fruits de son loisir;

Et dans les différentes classes
D'originaux, valant de l'or,
Dont j'ai peint, dans un libre essor,
L'esprit, la sottise, et les graces,
Vous trouverez peut-être encor
Que, même sous un ciel barbare,
J'ai sauvé de l'obscurité
Un rayon de cette gaieté
Qui devient aujourd'hui si rare,
Quoique très bonne à la santé.

ÉPITRE

A M. LE COMTE

DE ROCHEMORE.

ÉLEVE et successeur d'Horace,
De Despréaux et d'Hamilton,
Vous qui nous ramenez leur ton,
Et leur coloris, et leur grace,
Sans effort, sans prétention,
Sans intrigue, et sans dédicace;
O vous, dont l'aigle et les zéphyrs
Guident au gré de vos desirs
La route toujours neuve et sûre,
Peintre brillant de la nature,
De la sagesse et des plaisirs;
Quand vous dérobez à notre âge
Des tableaux que la vérité,
Et le génie, et la gaieté
Ont marqués, par la main d'un sage,
Du sceau de l'immortalité;
Dites-moi, divin solitaire,
Dites, par quelle cruauté

Rappelez-vous à la lumiere
Un phosphore, une ombre légere
Qu'ont tracé mes foibles crayons,
Et dont la lueur passagere
S'efface au feu de vos rayons?
Sur les songes de ma jeunesse
Laissez les voiles de l'oubli;
Que mon désert soit embelli
Par votre main enchanteresse :
Voilà le seul lien de fleurs
Par qui je veux tenir encore
A cet art qu'on profane ailleurs,
Et que la raison même adore,
Quand il brille de vos couleurs.
Prenez cette lyre éclatante
Qui, par ses sons majestueux,
Maîtrise mon ame, m'enchante,
M'éleve à la hauteur des cieux;
Ou que ce facile génie
Qui, de la céleste harmonie,
Sait descendre aux délassements
D'une douce philosophie,
M'offre encor ses amusements,
Ces écrits sans cajolerie,
Sans satire, sans basse envie,

Ces écrits nobles et riants,
Sans pesante bouffonnerie,
Où la gaieté, jointe au bon sens,
Crayonne l'humaine folie
Sous les traits heureux et brillants
De la bonne plaisanterie,
Dont tout le monde a la manie,
Et qu'atteignent si peu de gens.
Mais, par malheur pour qui vous aime,
Ne confiant rien qu'à regret,
Toujours mécontent de vous-même,
Vous voulez être trop parfait,
Et dans votre trop beau système
Un ouvrage n'est jamais fait.
Contre mes vœux et mes instances
Tous vos prétextes sont usés :
Soyez moins parfait et lisez,
J'aime jusqu'à vos négligences.
Pourquoi vous ravir si souvent
A l'amitié qui vous rappelle,
Et lui cacher si constamment
Des trésors qui sont faits pour elle ?
Sauvage enfant de Philomele,
Vous êtes cet oiseau charmant
Qui, sous la verdure nouvelle,

Content du ciel pour confident
De la tendresse de son chant,
Semble fuir la race mortelle,
Et s'envole dès qu'on l'entend.

VERS

Extraits d'une lettre sur le discours prononcé par l'auteur à l'académie françoise le 4 août 1774.

Eh ! qu'importe qu'on daigne lire
Ou qu'on laisse là de côté
Cet écrit brut, non brillanté,
Où, pour tout mérite, respire
Cette agreste naïveté
D'un bon hermite en liberté,
Dans la franchise qu'il inspire,
N'estimant que la vérité,
Et ne parlant que pour la dire?
Quand tout est rempli, tourmenté
De l'incurable ardeur d'écrire,
De l'épidémique délire
D'une mince célébrité :
Dans cette belle quantité
D'essais, de prospectus, d'épreuves,
De rêves de toute beauté,
D'esprit à toute extrémité,
Et de nouveautés presque neuves ;

Dans ces jours de création,
Où tant d'incroyables brochures
Offrent des plans de tout jargon,
Des projets de toutes figures,
Et l'ennui par souscription;
Dans ce bruyant torrent qui roule,
Qu'importe que le tourbillon
Enveloppe, entraîne un chiffon
De plus ou de moins dans la foule?
D'ailleurs pardon, si du moment
Négligeant assez librement
Et le costume et la nuance,
Au lieu d'écrire sombrement
Du ton doctoral et charmant
De la moderne suffisance,
J'ai fait parler tout bonnement,
Ensemble et sans air d'importance
La raison et l'amusement.
Je sais que l'actuel usage
N'est pas de penser bien gaiement,
Grace au sophistique ramage,
Qui, nous enchantant tristement,
Substitue agréablement
L'esprit frondeur, sec et sauvage,
Au national agrément,
Et les ronces du persiflage

Aux guirlandes de l'enjouement.
L'aigre et vague raisonnement,
Haranguant, ennuyant notre âge,
L'endort sentencieusement
Au rouet de son verbiage.
On nous mande dans nos hameaux
Les progrès lugubrement beaux
De cette étrangere manie,
Qui, déployant de noirs réseaux,
Et des cyprès, et des pavots,
Sur les roses de la patrie,
Remplit nos écrits, nos propos,
Et nos modes enchantéresses,
D'urnes, de lampes, de tombeaux
Et de semblables gentillesses.
Malgré ce nuage et ce goût
De productions vaporeuses,
Qui pour un temps font prendre à tous
La couleur noire et les pleureuses;
Nous autres bons provinciaux,
Qui ne savons qu'être sinceres,
Et qui ne nous conduisons gueres
Par la fureur d'être nouveaux,
François comme l'étoient nos peres
Dans les jours calmes et prosperes
De la docile loyauté,

D'aucun ton factice emprunté
Nous n'éprouvons la fantaisie,
Et nous prenons la liberté
De penser avec bon-hommie
Qu'il vaut bien mieux pour la santé
Suivre dans sa route fleurie
La bonne gauloise gaieté,
Sans fraudes, sans anglomanie,
Sans affiche de gravité,
Que de se rembrunir la vie,
Et de risquer la léthargie,
Les vapeurs et la surdité,
Parmi cette monotonie
De petite sublimité,
Trop ennuyeuse, en vérité,
Pour une mode, une folie.
Heureusement ce ton rhéteur,
Toute cette triste livrée
De pédanterie et d'humeur
Touche au terme de sa durée.
L'époque d'un nouveau bonheur
Ouvrant, de la route éthérée,
Le cours radieux et serein
De l'alégresse desirée,
Répand la fraîcheur du matin
Sur la France régénérée,

Et du plus paisible destin
Nous trace l'augure certain
Dans la bienfaisance assurée
D'un jeune et brillant souverain,
D'une jeune reine adorée.
Sur tous leurs pas jonchés de fleurs
La gaieté françoise et les graces
Vont, par leurs rayons enchanteurs,
De tous les soucis destructeurs
Effacer jusqu'aux moindres traces.
Les penseurs noirs, les raisonneurs,
Les gens à phrases, les frondeurs,
Et tous les ennuyeux célebres
Rentrent dans leur destin obscur;
Ainsi que les oiseaux funebres,
Dès que s'ouvre un ciel frais et pur
Rayonnant de pourpre et d'azur,
Se replongent dans leurs ténebres.

A MADAME TH**,

Pour l'engager à ne plus veiller la nuit.

NON, non, ne veillez pas;
Ressemblez à la rose,
C'est la nuit qui repose
Sa fraîcheur, ses appas:

Dormez toute la nuit,
Vous serez toujours belle;
Et pour être immortelle
Couchez-vous à minuit.

ÉPITRE

AU P. BOUGEANT.

L'auteur commence cette épître par féliciter en prose le P. Bougeant de son retour de la Fleche, où il avoit été exilé, à l'occasion de son Amusement Philosophique sur le langage des bêtes; puis il continue ainsi :

Or, au sortir du monument
De cette Fleche tant maudite,
Votre révérence en son gîte
A trouvé bien du changement.
Dans ce réduit * où la sagesse
Des beaux-arts allumoit l'encens,
Cette vapeur enchanteresse,
Ce café, l'ame de nos sens,

* Endroit où s'assembloient les journalistes de Trévoux pour concerter leurs extraits.

Et des feux d'une aimable ivresse
Embrasoit ses plus chers enfants;
Au lieu des muses solitaires,
Compagnes des plaisirs parfaits,
Au lieu des lauriers ordinaires,
Vous n'avez trouvé qu'un cyprès.
O douleur! ô sort peu durable
De nos frêles humanités!
Ce Stentor des paternités
Qui paroissoit muni d'un rable
Cimenté pour l'éternité,
Après dix lustres de santé,
Cet ami, ce savant aimable,
L'historien des noms en *us*,
Le pauvre Rouillé * n'est donc plus!
Et la Parque a tranché le cable
Par qui ses jours sembloient tenir
A toute la race à venir.
De rejoindre sitôt ses peres,
Puisque rien ne l'a su parer,
Apprenez, estomacs vulgaires,
A trépasser sans murmurer.
Un autre vide, une autre perte,

* Auteur d'une Histoire romaine.

Je dirois presque une autre mort,
De votre demeure déserte
Avoit encor changé le sort.
Vous n'avez plus trouvé ce sage *
Qui, par le plus rare assemblage,
Unit à la sublimité
D'un génie heureux et vanté
Les mœurs simples du premier âge,
Et l'heureuse naïveté
Qui guidoit l'ame et le langage
De cette bonne antiquité.
Quelle triste fatalité !
Exilé d'un libre hermitage
Au pays de la gravité,
Quoi ! l'interprete d'Euripide,
D'Eschyle, Sophocle, et des dieux,
Cet esprit dont le vol rapide
Suivoit les aigles jusqu'aux cieux,
Loin des arts et de la lumiere,
Compilateur infortuné,
Aux vieux parchemins condamné,

* Le P. Brumoi, qui avoit été transféré du college de Louis-le-Grand à la maison professe, pour continuer l'Histoire de l'Église Gallicane.

En va dévorer la poussiere
En bénédictin décharné !
Et les pinceaux faits pour la gloire
Vont, dans une pesante histoire,
Tracer des faits aventurés,
De monachales anecdotes,
Et l'origine des calotes,
Et l'Iliade des curés !
Mais à ce sombre ministere,
Si peu fait pour son caractere,
Quand vous le croirez consacré,
Vous le trouverez enterré.
O vous donc qui vivez encore,
Vous, le dernier de ces Romains,
De vos jours rendus plus sereins,
N'obscurcissez aucune aurore
Dans l'antre noir, où le chagrin,
Parmi Lactée et Métrodore,
Et Fonseque et Cassiodore,
Tient les ennuis en maroquin;
A vos amis toujours aimable,
Toujours vertueux et charmant,
Dédaignant la voix misérable
De cette envie inaltérable
Du délateur et du pédant,

Vivez; et si, chemin faisant,
Vous passez jusqu'au manoir sombre
Où gît Brumoi, loin des vivants,
En mon nom offrez à son ombre
Des fleurs, ces vers, et mon encens.

QUATORZE ANS,

COUPLETS.

A QUATORZE ans qu'on est novice !
Je me sens bien quelques desirs ;
Mais le moyen qu'on m'éclaircisse !
Une fleur fait tous mes plaisirs ;
La jouissance d'une rose
Peut rendre heureux tous mes moments.
Eh ! comment aimer autre chose
A quatorze ans, à quatorze ans ?

Je mets plus d'art à ma coiffure :
Je ne sais quoi vient m'inspirer.
N'est-ce donc que pour la figure
Qu'on aime tant à se parer ?
Toutes les nuits, quand je repose,
Je rêve, mais à des rubans ;
Eh ! comment rêver d'autre chose
A quatorze ans, à quatorze ans ?

Une rose venoit d'éclore ;

Je l'observois, sans y songer;
C'étoit au lever de l'aurore,
Le zéphyr vint la caresser:
C'est donc quand la fleur est éclose
Qu'on voit voltiger les amants!
Mais hélas! est-on quelque chose
A quatorze ans, à quatorze ans?

ÉPITRE

A MM. LES DUCS

DE CHEVREUSE ET DE CHAULNES,

à l'armée de Flandre. 1747.

Ce dieu que la nature entiere
Rappeloit pour la rajeunir,
Ce printemps qui dans sa carriere
Devroit ne voir que le plaisir,
Vient donc de rouvrir la barriere
Des fureurs et du repentir
A l'extravagance guerriere !
Quand Vénus, Vertumne, Zéphyr,
La Volupté, que tout respire,
Et qui réveille l'univers,
Devroient n'offrir que les concerts
De la musette et de la lyre,
La trompette trouble les airs;
Et l'Amour s'alarme et soupire
En voyant sortir des enfers
Des cyprès, des lauriers, des fers,
La mort, la gloire, et le délire.
Ces masses de bronze et d'airain,
Où l'art sinistre de la guerre

Renferme les feux du tonnerre,
Déja sur leur affreux chemin
Écrasent dans le sein de Flore
Les myrtes, les roses, le thym,
Qu'un ciel plus doux faisoit éclore.
Déja le laboureur déplore
Ses sillons foulés et détruits:
Au lieu des plantes et des fruits
Dont elle alloit être parée,
La terre aride et déchirée
Se couvre d'un horrible amas
De tentes, d'armes, de soldats;
Et cette mere languissante
Gémit en voyant ses enfants
Étouffer la moisson naissante
Pour se creuser des monuments.
O vous qu'à regret j'envisage
Dans ces dangers et ces travaux,
Vous qui les cherchez en héros,
Et les voyez des yeux du sage,
Quand reverrai-je l'heureux temps
Où, la paix calmant les ravages,
Et laissant vivre les vivants,
Vous reviendrez sur nos rivages
Cueillir les fleurs de vingt printemps,
Et partager sous nos ombrages

Le sort sensé des bonnes gens,
Loin des querelles d'Allemands,
Des pandours anthropophages,
Et tels autres mauvais plaisants!
Hâtez-vous sous l'astre propice
D'un roi que suivent constamment
L'Amour, la Victoire, et Maurice:
Consommez l'asservissement
De ces fiers et foibles Bataves
Qui, craignant leur dernier moment,
Viennent tumultuairement
De se redonner des entraves
Proscrites solennellement
Par leurs ancêtres moins esclaves;
A notre destin immortel
Ramenez ces moments illustres,
Ces conquêtes dont le Texel
Tremble encore après quinze lustres.
Quel boulevard résistera
Au vainqueur qui le redemande?
Le même Mars regne, commande;
Le même sort obéira.
Sur les remparts de la Hollande
Allez, arborez la guirlande
Des lis qu'ils ont portés déja;
Et ramenez à l'opéra

Les présidentes de Zélande
Et les baronnes de Bréda;
Afin que, si l'effroi, la haine,
Ou le vain désespoir entraîne
Les époux à Batavia,
On puisse, comme il conviendra,
Consoler la haute puissance
De leurs veuves pendant l'absence;
Et que jonquille et nacara
Fassent les honneurs de la France
A la sotte qui les prendra.
Mais quelle vaine et chere image
M'entretient déja du retour,
Quand nous sommes si loin du jour
Qui doit finir votre esclavage?
Jusque-là quel affreux tourment!
Quel vide! quel désœuvrement!
Que d'ennui, qu'en vain on évite,
Et qu'on retrouve à tout moment,
Vous attend, vous suit, vous agite!
Que le camp le plus triomphant
Pese au vrai sage qui l'habite!
Au milieu des sots embarras,
Des longs dîners et du fracas
De tant de gens braves et plats
Que l'éternelle Flandre assemble,

Je ne vous plaindrai pourtant pas,
Si vous êtes souvent ensemble :
Dans ce pays triste et perdu,
Vous trouvez et vous pouvez rendre
La douceur de causer, d'entendre,
Et le plaisir d'être entendu :
Parmi les ennuis de la gloire,
L'air grivois et le mauvais ton
De ce peuple à cravate noire,
Qui n'a de conversation
Que pour dîner avec Grégoire
Ou pour souper avec Fanchon :
Dans cette troupe non lettrée
De petits messieurs si parfaits,
Si ridicules, si ginguets,
Dans la populace dorée
De jeunes et vieux freluquets,
L'un de l'autre ressource heureuse,
Vous vous dédommagez tous deux
De tant de milliers d'ennuyeux
Qui bordent la Dyle et la Meuse ;
Et, sous les tonnerres de Mars
Philosophes libres et calmes,
Des muses et de tous les arts
Vous joindrez les fleurs à ces palmes
Qui couronnent vos étendards :

Ainsi sous le ciel atlantique,
Et près du tombeau de Didon,
Lelius avec Scipion
Retrouvoit Rome dans l'Afrique;
Dans cette pompe et ce fracas
De faisceaux, d'aigles, de combats,
Aux champs du barbare Gétule,
Tous deux se rendoient les loisirs,
Les arts, la langue, les plaisirs
Et de Tibur et de Tuscule.
Faits, comme eux, pour les agréments
De l'heureuse philosophie,
Vous adorez les arts charmants
De l'Attique et de l'Ausonie.
Et ce n'est point la flatterie
Qui vous joint à ces noms brillants
Dans le temple de Polymnie;
Détestant le fade jargon
De la basse cajolerie,
Je ne chante que la raison,
La vertu, l'ame, le génie;
Et je ne donne rien au nom,
A qui la foule sacrifie.
Oui, si vous n'aviez à mes yeux
Que les rangs, les titres nombreux
Des ducs, des pairs, des connétables,

Mes hommages indépendants
N'inscriroient pas vos noms durables
Dans les fastes vainqueurs des temps:
Des esprits vrais et raisonnables,
Pensant par eux, invariables,
Malgré les phosphores divers
Et tous les pompons méprisables
Qui coiffent ce plat univers;
Des grands, sans bassesse et sans airs,
Instruits sans cesser d'être aimables;
Des cœurs toujours irréprochables
Dans un séjour faux et pervers:
Voilà les héros véritables
Et de mon ame et de mes vers.

E ben sa Roma che l' onor primiero
Di nostre muse è lo splendor del vero.

GUIDI.

ÉPITRE

A M. DE MONREGARD,

Envoyée avec un pâté de quatre canards, dans le temps de la grippe. 1776.

D'UNE province où la franchise
Et la loyauté du vieux temps
Sont encor des bons habitants
Le cri de guerre et la devise,
Quatre hermites, en robe grise,
Gens tout neufs, bien dé leur pays,
Dont l'air grave, le sang rassis
N'annonçoient guere l'entreprise,
Bravant les périls infinis,
Les glaces, la neige et la bise
Dont les chemins sont investis,
Ce matin même sont partis,
Quoi que le thermometre en dise,
Et qui mieux est pour eux, ou pis,
A la triste époque précise,
Où la grippe, dont nuls abris
Ne peuvent sauver la surprise,

Menant la fievre, les soucis,
Les faux docteurs, les faux récits;
L'affreuse grippe, en pleine crise,
Enveloppe, agite, maîtrise
Jeunes et vieux, grands et petits,
L'élégante sous ses lambris,
Sous le chaume la pauvre Lise,
Les hauts penseurs, les sous-esprits,
Le talon rouge, le commis,
Et la duchesse, et la sœur grise.
Pour être capable ou tenté
De leur périlleuse aventure,
Il faut être eux, en vérité,
Ou l'ours le mieux empaqueté
Dans son capot et sa fourrure.
Enfin, tant bien que mal munis,
Sous les nuages rembrunis
D'un ciel glacé que tout redoute,
Les quatre pélerins unis,
Clos et couverts, ne voyant goutte,
Ont pris le chemin de Paris,
Où, s'ils arrivent sans déroute,
Pomar, Voujault, Grave, et Chablis,
Des rayons de leur mere-goutte
Voudront bien réchauffer sans doute
Les pauvres freres engourdis.

Il est pourtant quelques avis
Qu'ils pourront bien faire la route
A leur honneur, frais et fleuris,
Grace au tissu de leurs habits :
Un autre eût dit, grace à la voûte
Sous laquelle ils sont établis ;
Et des savants lourds, peu polis,
Diroient crûment, grace à la croûte.
Un bon campagnard du canton,
Sachant leur destination,
Et séduit par l'heureuse image
Du terme de leur mission,
De grand cœur partiroit, dit-on,
Pour revoir ce brillant rivage :
Non que dans ses déserts chéris
Il éprouve l'impatience
D'aller retrouver à Paris
Le bruit, le faste, l'importance,
Les grands plaisirs, les grands ennuis,
Les courts succès prônés d'avance,
Les nouveautés de tous pays,
Les chefs-d'œuvre sans conséquence,
Et ces tourbillons infinis
D'intrigues, d'airs et d'élégance,
Où l'amitié, sans consistance,
N'est plus qu'une gaze, un vernis,

Le voile de l'indifférence,
Des faussetés et du mépris ;
Où ce bon honneur de jadis
N'est plus qu'une foible nuance,
L'air du bonheur, un coloris
Qui couvre à peine l'indigence
De nos cœurs vides et flétris ;
Et l'esprit, ou son apparence,
Ses tours de force, ses propos,
Une lassante contredanse
De sauts périlleux et de mots.
Sans doute on est bien imbécille
Et rouillé bien profondément,
D'avoir si peu d'empressement
Pour les fêtes, le goût, le style
De ce peuple doré, charmant,
Loin de qui, vraisemblablement,
Tout est triste, gauche, stérile,
Et d'un gothique accoutrement ;
Tous ces provinciaux ignares,
Qui s'avisent d'être contents,
Sont bien à plaindre, bien bizarres
Dans leur bonheur de bonnes gens.
Pour faire aussi l'aveu sincere
De son mauvais goût, si contraire
A tant d'incroyables talents

Qui font bruire, en ces moments,
Dans tout le globe littéraire
Les bombes, les petits volcans ;
S'il eût été, loin de nos champs,
A travers les glaces de l'Ourse,
Revoir la ville du printemps,
Il n'auroit point fait cette course,
Par des desirs bien violents
D'aller recueillir à la source
L'ambre et l'or des parleurs du temps,
Ces distribnteurs éclatants
De la phrase et de la lumiere,
De leur siecle docteurs régents,
Nonveaux copistes de vieux plans,
Où, sous un ciel à leur maniere,
Enfin la vérité premiere,
Jusqu'ici cachée au bon sens,
Dicte ses lois par leurs accents;
Scene vaste, sombre, profonde,
Où, grace à leurs rayons puissants,
On voit sautiller à la ronde
Les lampions resplendissants
D'nne raison neuve et féconde
Que, jusqn'à leurs jours bienfaisants,
Ignoroit encore le monde,
Ce pauvre enfant de six mille ans.

Ce grand spectacle de notre âge,
Ces bruyants hochets du moment,
Tous ces objets également
De plaisanterie et d'hommage,
De ridicule et d'engoûment,
Pour la multitude volage
Qui prône et siffle en un instant
Les brochures de tout étage,
Et la fureur et le néant
De vouloir être un personnage;
Toutes ces clartés de passage
Séduiroient médiocrement
Un Gaulois sans beaucoup d'usage,
Borné tout naturellement
A la simplesse du vieil âge,
Et qui n'auroit point l'avantage
De saisir assez lestement
Le sentencieux persiflage
Du sophistique enivrement,
Ni de sentir bien vivement
Cet éternel enfantillage
Du ton qui veut être plaisant
Tous ces grands rires d'un moment
De tant de gens gais tristement,
Et ce délicieux ramage,
Ce jargon d'un ennui charmant:

Il n'auroit quitté sa retraite
Que pour un asile enchanté,
Dont il connoît, dont il regrette
L'agrément, la tranquillité,
Les jours sans inégalité,
L'esprit au ton de la nature,
L'amitié franche, la droiture,
Et cette si bonne gaîté,
La compagne fidele et sûre
Du bonheur et de la santé.
Plein de cette image si chere,
S'il avoit pu tout uniment
Quitter son manoir solitaire
Sans braver fort imprudemment
Un oracle de l'atmosphere,
Au lieu d'être, dans cet instant,
A tracer sur un froid pupitre
Cette longue petite épître,
Qu'il vous griffonne en grelottant,
Déja bien loin, et bien content,
Presque aux deux tiers de sa journée,
Il auroit vu, courant les champs,
Huit ou neuf postillons jurants
Contre la course et la gelée,
Tous à-peu-près aussi riants,
Tous avec mêmes agréments,

Air transi, voix rauque, altérée,
Oeil larmoyant, face empourprée,
Rhume dont on ne connoît pas
La naissance ni la durée,
Pelisse de toile cirée,
Sous une gaze de frimas,
Ceinture de neige entourée,
Bonnet de peau d'ours presque ras,
D'où l'on voit descendre assez bas
En ligne droite et bien tirée
Des cheveux lustrés de verglas;
Tels qu'on voit dans les vieux Atlas
La chevelure de Borée.
Quoi qu'il en soit, pour dire enfin
Avec une entiere franchise
Son aventure et son chagrin,
Aujourd'hui même, sans remise,
Il devoit se mettre en chemin,
Si le redoublement soudain
De ce vent d'est, joint à la bise,
Ne l'eût détaché ce matin
De sa dangereuse entreprise:
Tremblant au présage fatal
De ce ciel menaçant et sombre,
Il a cru, sous ce noir signal,
De Réaumur entendre l'ombre

Du sein d'un tube glacial
Prédisant, d'un ton sépulcral,
De nouveaux désastres sans nombre
A qui, courant tant bien que mal,
De son réduit quitteroit l'ombre :
D'ailleurs même, sans Réaumur,
Un autre oracle non moins sûr
A dû guider sa prévoyance ;
Cette grippe a déja sur lui
Trop bien exercé la puissance
Du régime et de son ennui,
Pour s'en procurer aujourd'hui
Une seconde expérience.
Peut-être bien traitera-t-on
Cette prudence de chimere,
Ce voyage d'imaginaire,
Et le voyageur de poltron ;
Mais soit que l'on s'en moque ou non,
Il pense, d'après la coutume
Des bonnes gens sans aucun art,
Qu'il vaut mieux courir le hasard
D'un ridicule que d'un rhume.
Je suis confus, épouvanté
De cette longue rêverie :
Auriez-vous cru voir à côté
De quelques mots pour un pâté

Cette incroyable compagnie
Si disparate pour le nom
Et pour la physionomie,
L'élégante, le postillon,
Les esprits, la grippe, le ton
De l'antique philosophie,
Et la morale, et le pompon,
Les entrepreneurs du génie,
Les livrets à prétention,
Et la raisonneuse manie
Dont l'âpre et seche fantaisie
Est la grippe de la raison,
Et des esprits à l'agonie ?
Grace au ciel elle va tombant
Ainsi que l'autre épidémie.
L'erreur n'est qu'une maladie
Dont le cours est plus ou moins lent,
Mais qu'enfin le temps expédie :
La seule antique vérité,
Toujours jeune aux yeux des vrais sages,
Toujours forte au sein des ravages
Et des jours de calamité,
Qui souvent des terrestres plages
Alterent la salubrité,
S'avance avec égalité
A travers les vents, les nuages,

Et l'errante mortalité :
Son trône, porté sur les âges,
Voit disparoître à sa clarté
L'intempérie et les orages
Dont chaque siecle est agité ;
Sa sublime simplicité,
Surmontant le ton exalté
Des pancartes et des adages
D'un empirisme répété,
Use tour-à-tour les ouvrages,
Les treteaux et les personnages,
Et leur pauvre célébrité ;
Elle efface avec majesté
Les maux de leurs divers passages ;
Et les roses de la santé
Refleurissent sur nos rivages :
Nul faux système brillanté,
Nulle éphémere obscurité
N'arrive à la sphere éternelle
Des rayons de la vérité ;
Nul souffle de la nouveauté
N'atteint la fleur toujours nouvelle
De sa fraîcheur, de sa beauté,
Et de sa jeunesse immortelle.
Il faut avoir assurément
Une bien belle confiance

Dans toute l'heureuse indulgence
Dont la raison use aisément,
Sans prendre la triste balance
Où la moderne suffisance
Pese jusqu'à l'amusement :
Il faut toute mon assurance
Dans cette amitié qui m'entend
Pour vous envoyer bonnement
Ces riens tracés à l'aventure,
Et qui sans dessein, je vous jure,
Commencés je ne sais comment,
Se sont chargés, chemin faisant,
De crayons de toute figure.
Ils finiroient je ne sais quand,
Et me rendroient la fantaisie
De cette libre poésie
Qui fut un de mes premiers goûts,
Si je n'écoutois que l'envie,
Le charme d'écrire pour vous:
Mais comme il se pourroit bien faire
Que cette lettre, allant son train,
M'amuseroit seul à la fin,
Sans trop mériter de vous plaire,
Non plus qu'aux Graces, que d'ici
Je crois voir, pour me lire aussi,
Quitter une harpe légere

Plus brillante que tout ceci ;
Rendu bientôt à mon silence,
Je fuirai toute ressemblance
Avec l'ivresse et les longueurs
De ces messieurs les amateurs
Dont la musique est la manie,
Infatigables auditeurs
De leur personnelle harmonie ;
Flûte, guitare, ou violon,
Hautbois, ou cor, violoncelle,
N'importe sur quoi leur beau zele
Exerce sa prétention,
Leur réveil, chaque matinée,
Autour d'eux fait tout retentir :
Charmants, jouant faux à l'année,
Mais d'amitié, pour leur plaisir,
Fort souvent une heure est sonnée,
Ils ne songent point à finir.
O que cette ardente furie
De répétitions sans fin
Seroit promptement rafraîchie,
S'ils sentoient le mal du voisin
Que leur tendre goût supplicie,
Et qui, chaque jour plus chagrin,
Plus écrasé de symphonie,
Jure d'aller le lendemain

Consulter, pour prendre à partie
Son mélodieux assassin,
Et s'instruire (preuve servie)
Par un délibéré certain,
Si cette peste du matin
(La lyrique épizootie)
N'est pas un moyen souverain
Pour casser un bail même à vie,
Et si la coutume contient
Sous le titre des servitudes
Jusqu'à quel point la loi soutient
L'amateur faisant ses études!
C'est peu que le talent bénin,
La tant douce monotonie
De ces messieurs, dont tout est plein,
Occupe, amuse, gratifie,
Charme leur plus proche voisin,
Heureux de la première main
Sous le feu même du génie;
Leur épidémique harmonie,
De proche en proche s'abaissant
Sur le quartier, sur le passant,
Vous fait bâiller la compagnie;
Et du symphoniste argentin
Doublant le rôle et la couronne,
Unit, dans son brillant destin,

FRAGMENT * DE L'ÉPITRE

INTITULÉE

LE CHARTREUX,

Au sujet d'une femme qu'il avoit connue.

Je me rappelle avec transport
Les lieux et l'instant où le sort
M'offrit cette nymphe chérie
Dont un regard porta la vie
Dans un cœur qu'habitoit la mort.
. . . . . .
. . . . . .
Félicité trop peu durable !
Il passa, ce songe enchanteur ;
Et je n'apperçus le bonheur
Que pour être plus misérable.
. . . . . .
. . . . . .

* Ce fragment est tiré du rapport de l'Institut sur les manuscrits de Gresset, du 28 germinal an 4.

La paix de ce morne séjour
Ne peut appaiser ma blessure ;
Pour jamais je sens que l'Amour
Habitera ma sépulture.
En vain tout offre dans ce lieu
De la mort l'affreuse livrée ;
D'épines, de croix entourée,
La mort n'écarte point ce dieu :
Par lui mon antre funéraire
Brille des plus vives couleurs ;
Et ses mains répandent des fleurs
Sur les cilices et la haire.
. . . . . .
. . . . . .
Déja le bruit lugubre et lent
De l'airain aux accents funebres
Me dérobe à l'enchantement,
Et m'appelle dans les ténebres ;
Déja dans un silence affreux,
Sous un long cloître ténébreux,
Que terminent des lampes sombres,
Je vois errer les pâles ombres
Des solitaires de ces lieux.
. . . . . .
. . . . . .
A travers leur dehors sauvage

Ces lentes victimes du temps,
Ces fantômes, ces pénitents,
Dans un éternel esclavage
Me semblent libres et contents
Sous le poids des fers et de l'âge.
Contents ! Hélas ! ils n'ont point vu...
O Dieu ! si de mon immortelle
Un regard leur étoit connu,
Verroient-ils un bonheur loin d'elle ?
. . . . . .
. . . . . .
Mais vous, que nos déserts épais,
Nos tombeaux, notre nuit profonde,
N'entourent point de leurs cyprès,
Vous, heureux habitants du monde,
Qui vivez, qui voyez ses traits,
. . . . . .
Pouvez-vous la quitter jamais ?
Pour elle votre ame ravie
N'a-t-elle pas trop peu de temps
De tout l'espace de vos ans?
Je voudrois de toute ma vie
Acheter un de vos instants !
. . . . . .
. . . . . .
Contraint de dévorer mes peines

Parmi le silence et l'effroi
De ces retraites souterraines,
Toujours seul, toujours avec moi,
Exclus de l'asile ordinaire
Que la nature ouvre au malheur,
Je suis privé, dans ma misere,
De la consolante douceur
De pouvoir répandre mon cœur
Dans l'ame sensible et sincere
D'un fidele dépositaire
De mon éternelle douleur.
Rien n'offre en ce monde sauvage
Ni soulagement ni pitié;
Et, pour en achever l'image,
On n'y connoît point l'amitié.
Si quelquefois moins égarée
La raison me luit un instant,
Et me dit qu'un travail constant
Trompera l'immense durée
Du temps qui fuit si lentement
Pour une ame désespérée;
Plus forte que tous mes projets,
Bientôt une image adorée
Se fait voir dans tous les objets.
. . . . . .
De mes crayons, de mon ciseau

Elle est le guide et le modele ;
Sur le tour un essai nouveau
Chaque jour lui promet mon zele.

. . . . . .

. . . . . .

Si je cultive, dès l'aurore,
Ces jasmins, ces myrtes, ces fleurs,
C'est pour offrir l'encens de Flore
Et les plus brillantes couleurs
A l'immortelle que j'adore.
Quand cette vigne dont mes mains
Guident la seve vagabonde
Répond au soin qui la féconde
Et se couronne de raisins :
Croissez, leur dis-je avec tendresse,
Fruits heureux, embellissez-vous ;
Que sur vous l'automne s'empresse
Et vous livre au sort le plus doux !
Défendus par ma vigilance
De mille insectes renaissants,
Garantis de la violence
Et du sagittaire et des vents,
Dans votre fraîcheur la plus pure,
Au sein des hivers dévorants,
Vous irez porter mon encens
Et l'hommage de la nature

A la déesse du printemps.

. . . . . .

. . . . . .

Ces dons de l'amour et des arts,
Présentés sous le nom du zele,
Seront offerts à ses regards.
Dieux ! ils seront touchés par elle !
Avant que de m'en détacher,
Que des pleurs, des baisers de flamme,
Fassent passer toute mon ame
Dans ces dons qu'elle doit toucher !

VERS

A LA VILLE D'ARRAS,

Où l'auteur avoit accompagné M. DE CHAUVELIN, intendant de Picardie.

RESPECTABLE séjour de ces vertns antiques,
Et de ce goût du vrai, l'honneur des premiers temps,
Terre où vont refleurir les arts les plns brillants,
Et qui verras ton nom aux fastes poétiqnes
Parmi les temples des talents ;
Si quelques succès dus à la seule indulgence
M'ont pu mériter les regards
De ceux de tes enfants qu'unit l'amour des arts,
Jouis de ma reconnoissance,
Et contemple avec moi, dans ces mêmes succès,
Les monuments de tes bienfaits.
L'un de tes citoyens * aux lienx de ma naissance
Daigna former, instruire et guider mon enfance.
Il m'apprit à penser: il m'apprit encor plus ;
En ouvrant à mes yeux les routes du génie,

* Le P. Lagneau.

Il éclairoit mes pas du flambeau des vertus.
Mon ame enfin est son ouvrage:
Ses talents et ses mœurs avoient été le tien.
Ce titre et tes lauriers t'assurent mon hommage;
Et sur le plus lointain rivage
Je porterai pour toi le cœur d'un citoyen.

RÉPONSE A UN AMI

Qui avoit donné des louanges à l'auteur.

De votre gracieuse épître
Je n'adopte que la moitié :
De tout éloge vain j'ai rayé le chapitre,
Et je n'ai lu que l'amitié.
Ce sentiment sincere et tendre
A mes sentiments étoit dû :
A votre cœur j'avois droit de prétendre ;
Le mien vous avoit prévenu.

VERS

En s'engageant à souper pour le lendemain chez un ami qui partoit pour la campagne, et n'en devoit revenir qu'à l'heure du repas.

Ce lieu demain pour moi doit être solitaire ;
Mais quand l'astre de la lumiere,
Prêt à quitter notre horizon,
Reverra dans nos murs un des fils d'Apollon
Avec les Graces et leur mere,
J'irai le soir probablement
Me consoler du jour près d'un couple charmant.
Pour aujourd'hui, chargé tant de riens que d'ouvrages,
Et dans mes songes enterré,
Je remplis tour-à-tour, et j'efface des pages,
Et débrouille des griffonnages,
Que peut-être je brûlerai.

LETTRE

A MGR LE DUC DE CHOISEUL

Sur le Mémoire historique de la négociation entre la France et l'Angleterre.

MONSEIGNEUR,

Les bontés dont vous m'honorez depuis si longtemps me donnent la confiance de venir vous distraire un moment. Peut-être qu'au milieu des applaudissements publics, et environné d'hommages beaucoup mieux exprimés que les miens, vous voudrez bien reconnoître la voix d'un sauvage que vous avez souvent entendu avec indulgence. Malgré toute ma répugnance à écrire sans nécessité, et malgré toute ma *sauvagerie*, je ne puis résister, monseigneur, à l'empressement de vous rendre compte de l'impression profonde de respect, d'admiration, et de plaisir dont m'a pénétré la lecture du *Mémoire historique* sur la négociation entre la France et l'Angleterre.

Les fastes brillants de notre âge
N'offriront point aux yeux de la postérité
D'époque plus digne d'hommage
Que le projet de ce traité,
Qui, sous l'auguste et stable gage
De l'inviolable équité,
Des palais de l'Europe écartant tout nuage,
Annonçoit la lumiere et la sérénité.
Tous les temps en verront l'éclatant témoignage
Consigné par la vérité
Dans cet illustre écrit, le respectable ouvrage
De la noble franchise et de la dignité.
Tous les temps béniront d'une voix unanime
La modération, les équitables lois,
La bienfaisance magnanime
D'un roi l'amour du monde, et l'exemple des rois.

Comment ce peuple fier, jaloux du nom de sage,
Rival de tout génie, ardent admirateur
De tout ce qui porte l'image
De l'élévation et du sublime honneur,
A-t-il pu méconnoître ou redouter l'ouvrage
De la véritable grandeur ?
Pour quelle fausse gloire évitant la lumiere,
A-t-il manqué l'éclat de ces moments si chers
Où l'ange de la paix lui montrant la carriere,

L'appeloit à l'honneur de calmer l'univers ?

En rendant publics les actes de cette négociation, monseigneur, vous laissez à tout le monde la liberté d'être politique pour le moment, ou du moins de se le croire. Pour moi, qui jusqu'ici ne m'étois jamais mêlé de l'être ni bon ni mauvais, souffrez que j'use de cette permission générale, et que je le sois pour un instant sans conséquence. Il me paroît, monseigneur, que l'oubli d'un mot très essentiel a empêché le succès des conférences; tout auroit été concilié si les Anglois s'étoient rappelé un seul instant le nom de Fontenoi. Il est assez singulier que la nation britannique soit la seule nation de l'univers qui ait perdu le souvenir de ce lieu à jamais célebre, quoique le roi ait daigné en personne lui en faire les honneurs. Mais, monseigneur, soit près de là encore, soit ailleurs, votre heureux et brillant ministere fera sûrement vouloir la paix, si les voies de conciliation ne peuvent y déterminer plus tranquillement les ennemis. Quelque parti qu'ils prennent, vous êtes bien sûr de l'applaudissement et de la reconnoissance de l'Europe. Je ne vois que deux especes de gens dont les remerciements seront médiocres, vu que le rétablissement du bonheur général est toujours pour eux un malheur particulier.

Les ennemis obscurs des sublimes talents,
Tous les censeurs chagrins des actions célebres,
(Ces chenilles de tous les temps)
Que la splendeur d'autrui blesse dans les ténebres,
Répandront leur venin près du plus pur encens,
Et feront leur bonheur de rester mécontents.

Tous les nouvellistes des villes,
Ces oracles bourgeois, politiques du coin,
Qui, tonjours féconds et stériles,
Font leurs menus plaisirs des maux qu'on souffre au loin,
Gens pour qui la gazette est du premier besoin,
Comme l'air et la nourriture;
Satisfaits, enchantés quand ils ont pour pâture
Une *bonne* bataille avec ses agréments,
Une bonne liste bien sûre
De morts, de blessés, de mourants,
Et le touchant plaisir des doubles *suppléments:*
Tous ces vaillants causeurs, aujourd'hui sans courage,
Même en applaudissant sont de mauvaise humeur
A l'aspect de ce plan d'une paix sans ombrage,
Qui les prive de la douceur
D'espérer un nouvel orage.
Mais pour nous autres bonnes gens,
Nous autres habitants des champs,
Nous bénissons l'heureux génie,

Qui, sensible aux maux des humains,
Pour leur applanir les chemins
Du bonheur et de l'harmonie,
Leur tend de secourables mains,
Et qui, par l'exemple sublime
Du mépris des détours, des haines, des soupçons,
Doit inspirer par-tout cet esprit unanime
Et de confiance et d'estime,
Le premier nœud des nations.

Voilà, monseigneur, une foible image des sentiments qu'inspire la lecture du Mémoire historique. Si la renommée de la grandeur d'ame et de l'auguste sensibilité du roi pouvoit recevoir quelque accroissement dans l'univers, cet exposé lumineux y ajouteroit. L'histoire, en transcrivant ce titre immortel, reproduira dans tous les âges la vénération tendre qu'il nous imprime; et la gloire d'un monument si cher sera bien supérieure à la triste célébrité de ces systêmes de discorde, de conquêtes, et de calamités, que l'ambition a quelquefois écrits près du trône.

Ces romans du pouvoir, ces projets chimériques,
Du calme des états cet esprit ennemi,
Présentent vainement des rêves despotiques
Sous des noms vainqueurs de l'oubli;

Tous les testaments politiques
(Soit fabriqués, soit authentiques)
De Richelieu, Louvois, Albéroni,
N'auront jamais sur la nature
Ces droits de la raison, cet empire établi,
Ces droits de la vertu, cette autorité pure,
Qui consacrent le nom chéri,
Le ton intéressant, la marche noble et sûre,
Et la loyauté de Sully.

Je suis avec un très profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,
GRESSET.

Novembre 1761

ÉPITRE

A M. DE TOURNEHEM,

Directeur et ordonnateur général des bâtiments du Roi, sur la colonne de l'hôtel de Soissons.

Vous à qui les enfants d'Apelle,
De Phidias, de Praxitele
Vont devoir des progrès nouveaux,
Rendez à d'antiques travaux
Une gloire toute nouvelle;
Sauvez-les du sein des tombeaux,
Et qu'ils consacrent votre zele.

Dans les ruines d'un palais
Dont l'architecture grossiere
Ne pouvoit laisser de regrets,
En retombant dans la poussiere,
Vaste enceinte, informe carriere,
Qui n'offre plus que les débris
Des murs qu'éleva Médicis;
Il est un ouvrage durable,

Que deux siecles ont respecté,
Et dont notre âge est redevable
Aux yeux de la postérité :
Cependant à son jour suprême
Ce monument semble arrivé,
Et peut-être en cet instant même
Le fer destructeur est levé.
Aux yeux d'un adjudicataire
Qui calcule et ne pense pas,
Cet ouvrage, peu nécessaire,
N'est que du fer et qu'un amas
De pierres qu'il vend à l'enchere:
Souffriroit-on ce trait honteux
D'une gothique barbarie
Dans les jours les plus lumineux
Des talents et de l'industrie?
Déja cette ville chérie,
Cette souveraine des arts
Et des agréments de la vie,
Qui les verse de toutes parts
Sur l'univers, qui l'étudie
Et tient sur elle ses regards,
Paris, le temple du génie,
Offre trop peu de monuments
Où Rome, Athene, Alexandrie,
Consacroient les faits éclatants,

La puissance de lá patrie,
Et le témoignage des temps.
Privés d'une magnificence
Si commune aux peuples divers
Qui régnerent avant la France
Sur les arts et sur l'univers,
Verrions-nous dans notre indigence
Le vil intérêt, l'ignorance,
Prévenir les efforts des ans,
Et de nos embellissements
Précipiter la décadence
Dans ces mêmes jours si brillants
Où l'heureuse paix, l'abondance,
Et tous les plaisirs renaissants
Vont ranimer d'intelligence
Tous les arts et tous les talents ?
Tandis qu'il en est temps encore,
Détournez d'odieuses mains,
Vous que l'architecture implore
Contre leurs efforts inhumains ;
Qu'échappée aux premiers outrages
Qui menacent ses fondements,
Cette colonne à tous les âges
Transmette d'illustres images
De la splendeur de notre temps,
Et pour de plus heureux usages

Reçoive d'autres ornements :
Car, dans mes craintes pour sa gloire,
Je ne regrette point ici
L'astrologique observatoire
Que Médicis avoit bâti
Pour le chimérique grimoire
De Gauric et de Ruggéri;
Non, c'est déja trop de l'histoire
Pour ces faits dignes de l'oubli,
Sans que le ciseau doive aussi
En éterniser la mémoire.
Qu'illustré, changé, rajeuni,
Ce monument soit enrichi
Des attributs de la victoire,
Et que Lawfelt ou Fontenoi
Y gravent l'immortelle gloire
Et les travaux du plus grand roi.
La colonne qu'Apollodore
Jadis érigea pour Trajan
De celle qui nous reste encore
Nous dicte l'usage et le plan;
Rivale du culte héroïque
Dont Rome honora les vertus,
Que la COLONNE LODOÏQUE
Offre d'aussi justes tributs.

Trop étranger dans l'apanage
Et du Bramante et du Bernin,
Oserai-je de cet onvrage
Ébaucher un foible dessein ?
C'est peut-être une rêverie
Que ma mnse crayonnera ;
Mais c'est rêver pour la patrie,
Et l'objet me justifira.

Au lien de la sphere armillaire
Que la colonne éleve aux cieux,
Plaçons l'image auguste et chere
D'un monarque victorieux,
Et que ce phare lumineux
Au-dessus du rang ordinaire
Des monuments de nos aïeux,
Sur le bronze et l'or, à nos yeux
Présente l'astre tutélaire
De tant de triomphes fameux.
Et tandis que ce noble hommage,
Trophée nnique en nos climats,
Et digne du goût de notre âge,
Peindra les héros des combats,
Qu'ailleurs nne place immortelle
S'éleve au héros de la paix,

Monument brillant et fidele
De l'amour, du respect, du zele,
Et des talents de ses sujets;
Les ministres de Calliope
Y graveront le nom sacré
D'un monarque heureux, adoré,
Et le bienfaiteur de l'Europe.

ÉPITRE

SUR L'ÉGALITÉ.

Tout est égal après les dieux.
Le même jour, la même argile
Nous donna les mêmes aïeux;
Et malgré ces tributs honteux
D'une dépendance servile,
Que l'opinion imbécille
Paye à des titres fastueux,
Exempte d'un culte hypocrite
La raison ne connoît de rangs
Que ceux que donne le mérite,
Et de titres que les talents.
Sur la liste qu'elle a des hommes,
Peu de noms se trouvent écrits.
Trop souvent les riches lambris
N'enferment que de vains fantômes,
Le vil objet de ses mépris;
Tandis que sous un toit vulgaire,
Loin de l'insolence et des grands,
Aux pieds d'un mortel solitaire
Elle va porter son encens.

Toi, qu'elle suit et qu'elle éclaire ;
Toi, qui ne t'es jamais prêté
Aux bassesses de l'imposture ;
Toi, dont l'inflexible droiture
N'a jamais encore écouté
Que les regles de la nature
Et que l'austere vérité ;
Viens, ami, fuyons les idoles
Que fabriqua la vanité :
Convaincus de l'égalité,
Vengeons contre des dieux frivoles
L'injure de l'humanité ;
Et, libres d'un hommage infâme,
Loin de la foule relégués,
Ne distinguons que ceux que l'ame
Et les talents ont distingués.
Quels sont donc aux yeux des vrais sages
Les talents, ce céleste don?
Tout en usurpe les hommages,
Et tout en profane le nom.
Appartient-il ce nom sublime
A tous ces arts laborieux
Nés du luxe qui les anime,
Et du besoin industrieux ?
Ainsi donc confondus sans cesse,
Le hasard, l'instinct et l'adresse,

Sous ce nom viendroient se placer
Au même degré de noblesse
Que la dignité de penser.
Parmi l'aveugle multitude,
Et chez le vulgaire des grands,
L'industrie et la docte étude
N'ont point de grades différents :
Les plus nobles fruits de nos veilles
N'y trouvent pas d'autre destin
Que les mécaniques merveilles
Ou de la voix ou de la main,
Et dans cette estime stupide
On voit ensemble confondus
Horace avec Tigellius,
Et Praxitele et Thucydide,
Et Cicéron et Roscius.
Mais la fiere philosophie
Instruite sans prévention
Que souvent le même génie
Est un aigle chez l'industrie,
Un insecte chez la raison,
Ne souffre point qu'un même nom
Honore sans distinction
Ce qui végete et ce qui pense,
Ni qu'on associe à ses yeux
La matiere et l'intelligence,

Les automates et les dieux.
Fidele aux lois qu'elle m'inspire,
Je n'appelle ici les talents
Que l'art de penser et d'écrire,
L'art de peindre les sentiments;
Et que les dons de ce génie
Qui fait dans des genres divers,
Les oracles de la patrie
Et les maîtres de l'univers.
Qu'on ne pense point qu'idolâtre
Des lyriques divinités,
Je n'aille offrir que leur théâtre,
Ou que leurs antres écartés.
Tous les esprits ont mon hommage;
J'adore Homere et Cicéron,
Démosthene, Euclide, et Platon;
Et, pour embellir la raison,
Si du poétique rivage
Aujourd'hui j'emprunte le ton,
Qu'au hasard et sans esclavage
La rime s'offre à mon pinceau,
Je m'arrête au vrai de l'image
Et non au cadre du tableau.
Loin du palais où l'opulence
Attire un peuple adulateur,
Loin de l'autel où l'on encense

Le fantôme de la grandeur,
Dans une heureuse solitude
La raison regne, et sous ses lois
Y rassemble ces esprits droits
Échappés à la servitude
Des préjugés et des emplois.

REQUÊTE

AU ROI.

Gresset demande, pour un ami, la survivance d'une lieutenance de roi.

Dans un ennuyeux verbiage
Articulant tout, et nommant
Parme, Prague, Dettingue, et le canon flamand,
On ne fait point ici l'ordinaire étalage
Des services, des maux, des blessures, de l'âge
Du très ruiné suppliant;
Ses titres les plus sûrs sont dans la bienfaisance
De ce génie heureux, ce ministre estimé,
Né pour faire aimer la puissance
Du monarque vainqueur dont il veut être aimé.
Quel bienfait briguons-nous? quelle est notre espérance?
Est-ce quelqu'un de ces objets
De fortune ou de confiance
Où se portent tous les projets
Des vieux gendarmes de la France,
Et dont tant de majors d'éternelle présence
Composent leurs pesants placets,

Et les ennuis de l'audience ?
Non, ce n'est point, en vérité,
Un emploi de cette excellence
Qui par nous est sollicité ;
C'est un poste (on l'avoue en toute humilité)
A qui personne ici ne pense,
Un vieux donjon, un roc, un antre inhabité,
Sans demandeurs, sans concurrence,
Sans arsenal, sans conséquence,
Sans canons, et sans vanité ;
C'est la supériorité
D'une maigre communauté
D'invalides presque en enfance,
Qui montent la garde, je pense,
Beaucoup moins pour la sûreté
D'une place où la paix, le sommeil, le silence,
Résident à couvert de toute hostilité,
Que pour épouvanter par les sons lamentables
D'un tambour enroué de toute éternité ;
Les chats-huants voisins de ces lieux incroyables,
Ou pour bannir des vieux ormeaux,
Abri de leur gazette et de leur triste vie,
Les corneilles et les corbeaux
Qui pourroient quelque jour manger la compagnie,
Et se méprendre à l'air, à la mine flétrie
De ces cadavres de héros ;

Enfin, pour en parler avec plus d'évidence
Et non moins de prolixité,
C'est la très mince lieutenance
D'un fort d'assez peu d'importance,
Qui ne sera jamais bloqué,
Mais dont le grenadier qui s'offre à sa défense
Rendroit bon compte un jour si, contre l'apparence,
Il pouvoit se voir attaqué
Sur cette chétive éminence.
Encor voulons-nous moins que cette jouissance,
Par ce mémoire présenté;
Ce n'est pour le moment qu'un titre sans séance,
Un bien qui n'aura d'existence,
D'actuelle réalité
Que dans notre reconnoissance,
Jusqu'à l'instant qu'il plaise au maître souverain
De rappeler à lui l'ame du châtelain
Dont nous briguons la survivance.
Mais comme ce vieux paladin,
Quoique goutteux, octogénaire,
S'aime beaucoup dans ce bas hémisphere,
Et n'aima jamais son prochain;
Que sait-on? hélas! le vieux reître,
Très choyé, très soigneux des restes de son être,
Éternel dans ses bastions,
Empaqueté, fourré, le nez sur ses tisons,

Entre son major et son prêtre,
Ses histoires de garnisons,
Et ses pipes, et ses marrons;
Hélas! enterrera peut-être
Celui pour qui nous demandons.
Dieu lui fasse toute autre grace,
Si dans ce jour nous obtenons
Un coadjuteur de sa place!
Et quand il aura tout conté
Sur Hochstet et sur Ramillies,
Comment on eût mieux fait, ce qu'on eût emporté
De gloire, d'immortalité,
Et de moustaches ennemies,
S'il avoit été consulté;
Quand il aura bien exalté
Les antiques chevaleries,
Des maréchaux défunts dépeint les effigies,
La perruque et l'austérité,
Bien rabâché, bien regretté
Ses campagnes et ses orgies,
Des sieges où peut-être il n'a jamais été,
Des belles dont sans doute il n'a jamais tâté,
Enfin quand le bon-homme aura bien répété
Les ennuyeuses litanies
Du temps passé, seul temps par lui toujours vanté;
Après qu'il aura joint à cette kyrielle

Ce que dans sa baraque il compte faire un jour,
Ses projets assez longs pour la vie éternelle,
Les mémoires qu'il doit présenter à la cour,
Et qu'à son ordinaire il aura dit sans cesse,
« Ma courtine, mon tenaillon,
Mon pont-levis, ma forteresse,
Mon aumônier, ma garnison,
Le roi mon maître, mon canon » ;
Tout cela dit et fait, et deux ans qu'on lui laisse,
Par bienséance ou par tendresse,
Dieu veuille rappeler dans l'éternel dortoir
Le peu d'esprit qu'il peut lui voir,
Et, moitié marmotant sa courte patenôtre,
Moitié sur sa goutte jurant,
Nous l'endormir chrétiennement,
Et le clore hermétiquement
Pour son bonheur et pour le nôtre !
Si la rage du bruit et d'un frivole honneur,
Chimere des vivants, dans les demeures sombres
Tient aussi des vieux preux les sérieuses ombres,
Il peut être assuré que son cher successeur,
Plus jaloux qu'un parent d'orner ses funérailles,
Lui fera dresser de grand cœur
Toute la pompe des batailles;
Que pour mieux décorer son convoi, son tombeau,
On empruntera de la ville

Ce qui peut manquer au châtean,
Prêtres, soldats, poudre, bedeau,
Et tout le funebre nstensile;
Qne vers son dernier domicile
Toutes les croix de Saint-Louis
Qui végetent dans le pays
L'accompagneront à la file;
Que tous les vieux fusils ce jour-là sortiront
De leur rouille et de leur poussiere,
Et, s'ils le peuvent, tireront,
Pour annoncer au loin sa marche funéraire,
Que son large écusson, sa croix, son cimeterre,
Le catafalque honoreront;
Et qu'enfin au sein de la terre
Ses reliques ne descendront
Qu'avec les honneurs de la guerre.

ROMANCE.

Adieu, paisible indifférence,
Dont j'ai tant chéri les attraits;
Soyez sûre que ma constance
Sera de vous fuir désormais.
Voici l'instant de ma défaite;
Pourrai-je ne pas m'enflammer;
Je vois bien que je vais aimer,
Le cœur me bat près de Colette.

Dès le matin je suis Colette,
Je vole par-tout sur ses pas,
Et mon ame est tout inquiete
Quand je ne la rencontre pas.
Voici l'instant, etc.

VERS

DANS MA CONVALESCENCE

A M. L'ABBÉ DE CHAUVELIN.

18 mars 1738.

Mon cher prieur, c'est le mot nécessaire,
Car en ce jour content du prieuré,
Je n'aurai nullement affaire
Du chanoine ni de l'abbé:
Cette rime est un peu légere,
Mais enfin que voulez-vous faire?
Après deux mois de diete entiere
Tout Apollon est bien tombé.
Cette parenthese conclue,
Voulez-vous bien, la présente reçue,
Vous qui pouvez donner la loi
Par l'autorité priorale
Dans vos états du Grand-Fresnoy,
Envoyer le cordon et la lettre fatale
Pour six perdrix de bon aloi
Dont le tombeau sera chez moi?

Si quelque lievre et quelques grives,
Ennuyés de la vie et d'un triste pays,
Veulent jusques aux sombres rives
Accompagner les six perdrix,
Ordonnez qu'il leur soit permis
De s'enterrer à leurs obseques,
Ainsi que le faisoient jadis
Les esclaves, les pédiseques
Des reines persanes et grecques
Dont on alloit brûler les corps,
Et qui se dévouant aux flammes,
De compagnie avec leurs dames
Faisoient le voyage des morts.
Cependant de la bienfaisance
Observez le solide effet:
Votre don durera moins que sa récompense;
Vous jouirez encor de la reconnoissance
Quand j'aurai mangé le bienfait. . . .
Que de mots pour un rien! style de nos ancêtres.
Rien n'est plus dangereux que l'exemple des maîtres:
Un babil séduisant les entraîne à l'écart;
Vingt-quatre chants pour nous apprendre
Qu'une bicoque fut en cendre!
Douze autres chants d'un autre part,
Pour conduire un saint gentilhomme

De la Sicile dont il part
A la Grenouillere de Rome :
Les exemples des grands entraînent les petits :
Combien de vers ? quarante-six ;
Pourquoi ? Pour demander un lievre et six perdrix.

FIN DES PIECES INÉDITES.

Cette derniere piece inédite a été remise par M. DUMÉRIL.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE,

Représentée, en 1745, par les comédiens ordinaires du roi.

ACTEURS.

CLÉON, méchant.
GÉRONTE, frere de Florise.
FLORISE, mere de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, ami de Géronte.
VALERE, amant de Chloé.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Cléon.
Un laquais.

La scene est à la campagne, dans un château de Géronte.

N. B. On sera d'abord étonné de trouver le *Méchant* à la suite des poésies. Mais on cessera de l'être, en songeant que cette comédie est une satyre en cinq actes, supérieurement dialoguée, de même que la tragédie de *Bérénice* est une élégie parfaite en cinq actes.

LE MÉCHANT,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh! pourquoi, je te prie?

LISETTE.

Oh! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle? comment!

On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui vraiment,
Crois cela ; mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Oh ! pourquoi ? dans toute la maison
Il regne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entiere confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas;
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause :
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui ! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon homme d'oncle il répete sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa niece.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis ; car, s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais ; et je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.

Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu;
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh! quand on est frippon, je rabats de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, et que je m'y connois,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.
La premiere vertu, qu'en lui je considere,
C'est qu'il est libéral; excellent caractere!
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut;
Et, de sa probité, c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin:
Cette chanson qui fit une si belle histoire...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?

Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire ?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh ! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude;
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux ?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit, et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valere.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton maître, et c'est un grand malheur.
Valere, à ce qu'on dit, est aimable, sincere,

Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractere;
Mais, séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modele;
Il est son complaisant, son copiste fidele...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon maître a de l'esprit, des lumieres, du goût,
L'air et le ton du monde; et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide; il arrive aujourd'hui:
Tu verras; les méchants nous apprennent à l'être;
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître:
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions:
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions:
J'attends une réponse, et positive, et prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi... Je crois que c'est Géronte.
Comment! il parle seul!

SCENE II.

GERONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien et la justice :
Valere aura Chloé.

LISETTE.

Quoi ! sérieusement ?

GÉRONTE.

Comment ! tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie ?
Comment, monsieur ! j'aurois, une fois en ma vie,
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous ?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit? je tiendrai ma promesse ;
Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma niece :
C'est sa fille, il est vrai ; mais les biens sont à moi :
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi

Que la donation, que je suis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valere:
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela!

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire,
Qu'Ariste vint ici la semaine derniere.
La mere de Valere, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage;
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge;
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire;
Pour la conclusion, l'on n'attend que Valere:
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine;

Des terres du futur cette terre est voisine,
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma niece
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valere non plus. Avant nos différents,
Ils se voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfants;
Ils s'aimoient, et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus : mais je serois surpris
Si, par ses agréments et son bon caractere,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra;
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,

Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valere :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau : mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien enteudu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise :
Au fond, elle vous mene, en vous semblant soumise :
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, uu traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah ! te voilà toujours. On ne sait pas pourquoi

Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh ! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien...
Je vous l'ai déja dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux, et l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc ! parcequ'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant ! c'est qu'il est naturel :
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distile,
Ce seroit peu de chose, et tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, et du plaisir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon :
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame,

Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame,
Dans votre terre ici fixé depuis long-temps,
Vous ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secretes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractere effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi:
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours; et puis, j'aime ma sœur;
Et quiconque lui plaît, convient à mon humeur:
Elle n'amene ici que bonne compagnie,
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu? l'auroit-elle prié?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant, moi, qu'en aurois-je à craindre!

Isolés dans nos bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés ?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déja d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise,
Vous en êtes content ; madame en est éprise.
Je croirois même assez...

GÉRONTE.

Quoi ? qu'elle aime Cléon ?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense moi ; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déja vu madame avoir quelques amants ;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens, sauvage ou répandue ;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps ;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,

Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle :
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah, je voudrois le voir ! corbleu ! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déja sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste ;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui :
Oh ! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer,
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non, mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine ;
Il animoit madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide ;
Voilà comme il parloit, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est

Vous présent : il entend trop bien son intérêt;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchants :
Leur esprit me déplaît comme leur caractere,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime ; pourquoi ? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître;
Vous êtes comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractere,
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révere.

GÉRONTE.

Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCENE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

Bon jour, ma sœur.

FLORISE.

Ah dieux! parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

FLORISE.

Je suis anéantie:
Je n'ai pas fermé l'œil; et vous criez si fort...

GÉRONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort;
Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répete?

SCENE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excede aujourd'hui :
Aussi c'est vous... hier...

GÉRONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce bean mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE.

Finissons-là, de grace :
Allez-vous m'en parler ? je vous cede la place.

GÉRONTE.

Un moment : je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.

Vous savez que je n'ai de desirs que les vôtres :
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion.
Eh bien ! sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais, me dites-vous, on nous chicanera :
Ce seront des procès ! Eh bien ! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misere,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire?
Cessez de m'en parler, cela m'excede.

GÉRONTE.

Moi !

Je ne dis rien, c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance !

GÉRONTE.

Eh ! quoi...

FLORISE.

La mere de Valere est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse :
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons ?

GÉRONTE.

C'est une femme simple et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valere ! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts:
Eh ! qui donc n'est pas fat ? tout l'est, jusques aux sots.
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non : il peut rester fat, n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité ?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander sur un autre chapitre
Un peu de complaisance, et j'espere, ma sœur...

FLORISE.

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme :
C'est, je vous l'avouerai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? j'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte ;
Et vous le détestez : oh ! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? vous autres, fortes têtes,
Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes ;
Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais ! tant pis pour lui,
S'il s'en est offensé ; c'est aussi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre ;
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre ;
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment,
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire :
Mais en face des gens, il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser
Quand ils viennent : raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arriere-ban de notre voisinage ;
Mais grace, je vous prie, et plus d'attention

Pour Ariste : il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je lui manquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scene.

FLORISE.

Eh non ! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh ! toujours me contredire !

FLORISE.

Mais, marier Chloé ! mon frere, y pensez-vous ?
Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous...

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractere ;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas,

A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE *éleve la voix, appercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.
Mais quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage :
Feu son pere, on le sait, a mangé tout son bien;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

(*Il sort.*)

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre !

SCENE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Cléon
Paroîtra-t-il bientôt ?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui ?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincere.
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a :

Moi, je ne voudrois point du tout cet esprit là,
Quand il seroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé ; je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici mademoiselle :
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

CHLOÉ, LISETE.

CHLOÉ.

Quoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE.

Bon ! c'est une douceur

Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie ;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe ; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere ;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire ;
Je me sacrifierois : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets.
Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage,
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout
Si vous me secondez : vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons ; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux ?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée

De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage ; et, d'un autre côté,
Votre mere m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit sans remise,
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mere est ma maîtresse, il lui faut obéir ;
Puisse-t-elle, à ce prix, cesser de me haïr !

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui ;
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere, qu'on vous donne ?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-temps absent, Valere a pu changer :
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs.
Si Valere m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins ! pour moi j'obéirai :

Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mere.
A quoi rêves-tu donc ? tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras.
Et sûrement Florise...

CHLOÉ.

Eh bien ?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille ; allez, fiez-vous à mon zele :
Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd, et brouille tout ici.
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere
Sur le fourbe insolent qui la mene aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite ;
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

SCENE VII.

LISETTE, *seule.*

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience !
Tu fais tout de travers : tu gardes le silence,
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah !... tu me fais l'honneur
De me parler enfin. Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître ;
Mais, à propos, Valere ?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret, dès qu'il arrivera.

Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystere ?
Je ne comprends pas trop le secret de Valere :
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connoître ?

CLÉON.

Quand il en sera temps, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire :
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit, vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure :
Personne ne connoît ici ton écriture ;
Elles arriveront de Paris, et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi ?
La mere de Valere a sa lettre, sans doute ;
Et celle de Géronte ?...

FRONTIN.

Elle doit être en route :
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manege-ci
M'alarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte :

Y pensez-vous, Monsieur? quoi! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitié, de plaisirs et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs!
Valere, d'autre part, vous aime à la folie:
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique;
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scene, et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville:
Ne point m'en amuser, seroit être imbécille;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du temps que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui-même contribue:
C'est un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs pareuts.
Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde:
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,

J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise :
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps,
Soit que cette aventure, ou quelqu'autre l'engage...
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins ;
Parbleu, je vous le sers de la bonne maniere.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très belle affaire !

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris ;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis long-temps, dit-il, il n'a point vu sa mere ;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise ?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh ! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie ;
C'est le ressort du monde, et l'ame de la vie ;
Bien fou qui là-dessus contraindroit ses desirs ;

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc ! à Chloé songeriez-vous aussi?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pese horriblement, et la voir si gentille
L'afflige : je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez long-temps Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalousie.
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à-peu-près,
Que Valere écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre;
Quoi ! Florise et Chloé ?...

CLÉON.

Moi ! ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté ?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache ;

Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache;
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuierai point pour ma chere moitié;
Aimera qui pourra. Florise, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la niece assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse;
Et je souhaite fort que cela réussisse:
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse;
D'un bien considérable elle sera maîtresse,
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très bonne part dans la succession.
D'ailleurs Géronte m'aime: il se peut très bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valere;
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mere à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimeres.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je gueres,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras ;
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise ;
Mais, quand je manquerois l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ! mais si j'osois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLÉON.

Eh bien ?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé ;
Déja, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés ! quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'est un mot pour l'autre, et puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable ?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,

Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement ?

CLÉON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime ;
C'est tout ce que je veux, et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Etre craint à la fois et desiré par-tout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne ;
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie ?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas :
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas ;
Mais je suis las, monsieur, de cette vie errante :
Toujours visages neufs, cela m'impatiente ;

On ne peut, grace à vous, conserver un ami,
On est tantôt au nord, et tantôt au midi :
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie,
J'ose même avancer que je vous fais honneur :
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet ?...

FRONTIN.

Parbleu ne vous en moquez pas,
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête ;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi ? son amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin ;
Et ma vocation est d'épouser Lisette :
J'aimois assez Marton, et Nérine, et Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois ;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois:

Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuie;
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme nn autre.

CLÉON.

Le fat! Aime moins tristement;
Pasquin, l'Olive, et cent d'amour aussi fidele,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle:
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien! écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, et si l'on veut de toi,
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à Lisette;
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valere arrive, et reviens m'avertir.

SCENE II.

CLÉON, *seul.*

Frontin est amoureux ; je crains bien qu'il ne cause :
Comment parer le risque où son amour m'expose ?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ? oui, vraiment, l'expédient est bon :
J'aurai seul mon secret ; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCENE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

Je vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frere
Est-il vrai ? vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere :
Changeriez-vous d'avis ?

CLÉON.

Comment ! vous l'avez cru ?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu...

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée,
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout ;
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître ; et la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher...

FLORISE.

Ah ! je vous l'abandonne ;
Faites-en les honneurs : je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous ;
La parenté m'excede, et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, miseres du vieux temps ;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte,
Vous avez pour surcroît un frere qui radote,
Eh bien ! c'est leur affaire après tout : selon moi
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison ; je vous dois le courage
Qui me soutient contre eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins, il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander;
Et, par une façon des galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécille ;
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure ;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi tout dépendra de vous :
Refusez de signer, grondez, et boudez-nous ;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
Mais non ; car ce seroit un moyen un peu fort:
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre ?
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre ?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,

Et que vos seuls conseils sont ma regle aujourd'hui :
Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre ;
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystere...
Et c'est ce que de vous mérite votre frere.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix :
Cela fait contre lui la plus belle matiere,
Des biens à répéter, des partages à faire;
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs
En lui faisant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez; une assignation
Détruira le projet de la donation :
Il ne peut pas souffrir d'être seul ; vous partie,
On ne me verra plus lui tenir compagnie ;
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante,
Et je vous avoûrai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimois à lui plaire ;
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimere,
Je ne puis me résoudre à le désespérer ;
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer ;
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ ; et qu'enfin, s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension :
Mon procureur fera cette expédition ;
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,
Auroit fait enfermer les sept sages de Grece,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi.

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre ;

Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure;
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste vous savez pourquoi je le desire.

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements;
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie;
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer?
Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer?
Je ne sais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord;
Mais tout Paris...

CLÉON.

Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice;
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer ;
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice, et d'une fausseté !...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi ;
Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas ! des protecteurs si bêtes...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte :
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on fripponn
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidele.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes ?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mysteres,
Et vous verrez ma liste avec les caracteres :
J'aime l'ordre, et je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie ;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés ;
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déja vingt qui retiennent des places:
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces ;

Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits messieurs qui rôdent à l'entour;
Sur l'aigre Céliante, et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie;
Pour le petit Damis, et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage;
Tant d'autres importants, esprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause,
Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt;
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon: le style n'y fait rien;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs;
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie:

Je voudrois que déja votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très bien pensé; mais faites-vous des vers?

CLÉON.

Qui n'en fait pas? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie?
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocents.
Oh! ponr quelques couplets, fiez-vous à ma muse:
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse;
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCENE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Mousieur, je voudrois bien...

CLÉON, *à Florise.*

Attends... Permettez-vous?...

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, madame...

FLORISE.

Entre nous

Entiere liberté. Frontin est impayable;
Il vous sert bien; je l'aime.

CLÉON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,
Un peu bête...

SCENE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah ! monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution ;
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valere entrera-t-il ?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir :
Je ne suis point garant de cette extravagance ;
Il l. a suivi de loin, malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parcequ'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

L'affaire est en bon train, et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté ;
Une vieille franchise à ses talents s'oppose ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCENE VII.

VALERE, *en habit de campagne ;* CLÉON.

VALERE, *embrassant Cléon.*

Eh ! bon jour, cher Cléon ! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je !...

CLÉON.

Ah ! point de compliments ;
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,

On est payé d'avance... Eh bien ! quelles nouvelles
A Paris ?

VALERE.

Oh ! cent mille, et toutes des plus belles :
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talents plus féconds, les esprits, plus aimables :
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge ;
Quelqu'un pourtant m'écrit (et j'en crois son suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé ;
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié ;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties ;
Et qu'à force d'esprit et de petits talents,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe ?

VALERE.

Oh ! non, en vérité ;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté :
Tout est colifichet, pompon et parodie ;

Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend:
On se prend, on se quitte assez publiquement;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent;
Les hommes s'aiment tous; les femmes se détestent
Mieux que jamais: enfin c'est un monde charmant;
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise?...

VALERE.

Mais...

CLÉON.

C'est une affaire faite?
Sans doute vous l'avez?... Quoi! la chose est secrete?

VALERE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je?

CLÉON.

Par-tout;
Et ne point l'annoncer c'est mal servir son goût.

VALERE.

Je m'en détacherois si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avoûrai, beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame:

Il faudroit des six mois pour aimer une femme
Selon vous ; on perdroit son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siecle, ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez :
Au reste affichez tout. Quelle erreur est la vôtre !
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois assez... Eh bien, mon mariage ?
Concevez-vous ma mere, et tout ce radotage ?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous ;
Car enfin si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux ?

VALERE.

Eh ! non : vous me donnez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une béguenle enfin qui seroit mon pédant ;

Ou si, pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALERE.

A vous en est toute la gloire:
D'après vos sentiments je prévois mon histoire
Si j'allois m'enchaîner; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mere
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire:
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi;
Un Ariste, un esprit d'assez grossiere étoffe;
C'est une espece d'ours qui se croit philosophe:
Le connoissez-vous?

VALERE.

Non, je ne l'ai jamais vu;
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu;

Ma mere m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage;
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte:
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit:
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance...

VALERE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès:
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc; à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance: on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici?

VALERE.

Mais assez, ce me semble;
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;

Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort :
Mais Paris guérit tout, et les absents ont tort :
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie ;
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie ;
C'est un de ces minois que l'on a vus par-tout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant ; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne ;
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès ; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée ; et, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux, qui la firent si bête.

VALERE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, et comptez que j'espere

Dans deux heures d'ici désabuser ma mere :
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non ; il vous faut rester.

VALERE.

Mais comment ! voulez-vous ici me présenter ?

CLÉON.

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALERE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré,
(Car c'est lui qu'il nous faut) je vous le manderai ;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment ?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire :
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :

Ce ton d'autorité choqueroit votre mere :
Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir.
Ecoutez : conservons toutes les vraisemblances ;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens ;
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens :
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste ;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste :
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu ;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre ;
Homme d'un autre siecle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins, et de sa dignité :
On n'imagine pas combien il se respecte ;
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.

D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grace d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile,
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALERE.

Oh! vous êtes charmant... Mais n'aurois-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien!... mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous desiriez: moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très bien;
Ne consultez que vous.

VALERE.

Ecoutez-moi, de grace;
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverois pas ce début étourdi
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,

Dont la rue exigeât un maintien raisonnable ;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit... Il a la fureur de me croire à son gré :
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII.

FRONTIN, CLÉON, VALERE.

FRONTIN.

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON.

Ne perdez point de temps ; que Frontin vous ramene.

SCENE IX.

CLÉON, *seul.*

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere.

Florise s'en défend; son foible caractere
Ne sait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valere...
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition :
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide :
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répete, oui, c'est lui que j'ai vu;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu:
C'est Valere lui-même : et pourquoi ce mystere ?
Venir sans demander mon oncle ni ma mere,
Saus marquer pour me voir le moindre empressement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh ! non, ce n'est pas lui ; vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi ; de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, et nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi :
Si tu le connoissois, si tu pouvois l'entendre,

Ah ! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre;
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue:
J'ai voulu l'appeler, je l'aurois dû, je crois;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix,
Il étoit déja loin... Mais dis-tu vrai, Lisette ?
Quoi ! Frontin !...

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrete;
Son maître l'attendoit, et je n'ai pu savoir...

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs; d'autres l'auront pu voir;
Demande à tout le monde... Eh ! va donc.

LISETTE.

Patience !
Du zele n'est pas tout, il faut de la prudence:
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras;
Raisonnons: c'est Valere, ou bien ce ne l'est pas:
Si c'est lui, dans la regle il faut qu'il vous prévienne;
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine;
On le sauroit; Cléon, dans ses jeux innocents,
Diroit que nous courons après tous les passants:
Ainsi, tout bien pensé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre...

Seroit-ce bien Valère ?... Éh ! mais, en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté :
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage ;
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, et digne de Cléon :
Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable :
Tes soupçons vont trop loin ; qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudroit-il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fond d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, et dn ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage et sans expérience ;
Il en sera la dupe : allez, ne craignez rien :
Géronte amene Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres :
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;

On l'emporte souvent sur la duplicité
En allant son chemin avec simplicité,
Et...

FRONTIN, *derrière le théâtre.*

Lisette!

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez; c'est Frontin qui m'appelle.

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

Parbleu, je vais lui dire une bonne nouvelle!
On est bien malheureux d'être né pour servir:
Travailler, ce n'est rien; mais toujours obéir!

LISETTE.

Comment! ce n'est que vous? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste;
J'ai déja trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger:
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment, rien ! un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage,
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue ;
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

Vous le savez très bien, je le répete encore :
Vous aimez les secrets : moi, chacun à son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur et Lisette ?
Si je te le disois.

LISETTE.

Oh ! la paix seroit faite,
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir,
Etoit un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non, veuve... ou les deux... au surplus
Tout va bien... M'entends-tu?

LISETTE.

Moi? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus!
Si bien que pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture!
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir;
Et je t'en aime mieux: moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valere;
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien! si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidentes,

Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux :
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage;
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage;
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais... On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars ; nous saurons te faire disparoître.

SCENE III.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse, où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guere.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit derniere...

Digitized by Google

GÉRONTE.

Oh ! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer :
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer;
Comment ! on ne peut plus être un seul jour tranquille :
Je vois bien qu'elle boude, et je connois son style ;
Oh bien ! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison :
A mon exemple ici je prétends qu'on en use ;
Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse :
Sans cesse de l'aigreur, des scenes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus;
Cela m'excede enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir ;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit : avec cet avantage
On a de la ressource; et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colere à l'humeur :
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes :
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes ;
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon ?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor quel conseil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise :
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : en causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux;
Car vous voir bien ensemble est ce que je desire.

GÉRONTE.

Allons, chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver : venez-y ; je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.

SCENE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur; vous seul pouvez rétablir cette affaire:
Elle tourne au plus mal; et si votre crédit
Ne détrompe Géronte, et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien: ce que je vois me passe:
J'ai beau citer des faits, et lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre;
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits:
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor; mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner! comment, c'est là que vous en êtes?

Ma foi, c'est trop d'honneur, monsieur, que vous lui faites;
Croyez d'avance, et tout...

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi?

ARISTE.

C'est une horreur,
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur;
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valere,
Où croyez-vous qu'il soit?

ARISTE.

Peut-être chez sa mere
Au moment où j'en parle; à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon! il est ici.

ARISTE.

Lui?

LISETTE.

Lui, le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie !

LISETTE.

Oh ! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises et bien sûres :
Il n'a vu que Cléon ; et, l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême !
Que faire ? L'aller voir, on sauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti ;
Donne-moi ce qu'il faut : hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCENE V.

ARISTE, *seul.*

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon :
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCENE VI.

VALERE, ARISTE.

VALERE.

Ah ! les affreux chemins, et le maudit pays !
(*à Ariste.*)
Mais, de grace, monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte ?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre :
En ce moment, monsieur, il est fort occupé.

VALERE.

Et Florise. On viendroit, ou je suis bien trompé :
L'étiquette du lieu seroit un peu légere ;
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes...

VALERE.

Valere.

ARISTE.

Eh quoi ! surprendre ainsi !
Votre mere vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALERE.

Bon ! vieille cérémonie :

D'ailleurs, je sais très bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison :
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mere est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi...

VALERE.

Oh ! cela...

ARISTE.

Doucement, cet Ariste, c'est moi.

VALERE.

Ah ! monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde ;
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mere estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractere aimable ;
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts,
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos...

VALERE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mere,
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chere ;
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,

Mais mon cœur la respecte, et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valere, vous voilà; ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre; et le mal est d'un autre.

VALERE.

(*à part.*) (*haut.*)
Oh! voici les sermons, l'ennui!... Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions nous pas bien d'aller voir où l'on est?
Il convient...

ARISTE.

Un moment : si l'amitié sincere
M'autorise à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déja fait.

VALERE.

Vous savez...?

ARISTE.

Je le sais.

VALERE.

Ce n'est point un mystere
Bien merveilleux; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille:
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui ?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer ?

VALERE.

Ah ! très parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur et pour la vie.
Ah ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALERE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALERE.

C'est juger par des bruits de pédants, de commeres.

ARISTE.

Non, par la voix publique ; elle ne trompe gueres.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps

De vous instruire ici de tous mes sentiments :
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, et je m'apperçois bien ;
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe ;
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter ;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractere,
De l'usage du monde, et je crois que pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient ; allons...

SCENE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh ! vraiment oui, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse

(*à Ariste.*)

Comme le voilà grand !... ma foi, cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE.

Parbleu ! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela;
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge !
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.
(*à Ariste.*)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon;
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE.

Oh! non pas, je te prie;
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déja comme de la maison.
(*à Ariste.*)
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh ! j'ai fait un beau bruit : c'est bien moi qu'on étonne :
La menace est plaisante ! ah ! je ne crains personne :
Je ne la croyois pas capable de cela;
Mais je commence à voir que tout s'appaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.

Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveler connoissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCENE VIII.

GÉRONTE, VALERE.

GÉRONTE.

Eh bien ; es-tu toujours vif, joyeux, amusant ?
Tu nous réjouissois.

VALERE.

Oh ! j'étois fort plaisant.

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire ;
Je t'aime comme un fils, et tu dois...

VALERE, *à part.*

Comment faire ?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.
Eh bien... ?

VALERE.

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet

De chérir les bontés...

GÉRONTE.

Non ; ce ton là m'ennuie :
Je te l'ai déja dit, point de cérémonie.

SCENE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALERE.

CLÉON.

Ne suis-je pas de trop ?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon ;
Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas à Valere.*

Comment va ?

VALERE, *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur ;
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mere
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire:
Je m'y connois, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi...

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernieres, monsieur, les sait-on?

GÉRONTE.

Qui sont-elles?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie:
Eh bien? voyons donc, qu'est-ce? apprends-moi, je te prie.

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avoit Phriné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise:
Elle est bien, mais ma foi d'une horrible bêtise;
Déja depuis long-temps cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas à Valere.*

Très bien; continuez.

VALERE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire :
Lucile en est outrée, et ne se montre plus ;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus ;
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas ;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là ?

VALERE.

Quoi ! vous ne saviez pas un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? l'ignorance profonde !
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde ;
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison ?
Eh mais ! où vivez-vous ?

GÉRONTE.

Parbleu ! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de fréluquets, d'une troupe de folles ;
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi si madame Phriné
Ou madame Lucile affichent leurs folies ?

Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

(*à Géronte.*) (*bas à Valere.*)
Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valere,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légere,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté :
Mais nous te guérirons de ta frivolité.
Ma niece est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai...

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, et l'on végete ailleurs.

CLÉON.

(*bas à Valere.*) (*bas à Géronte.*)
Ferme !... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.

Il faut qu'il ait...

VALERE.

La niece est-elle encor jolie ?

GÉRONTE.

Comment encor ! je crois qu'il a perdu l'esprit ;
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALERE.

Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très mal débuter ?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niece,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALERE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc ?

VALERE.

Comme on aime...

Sans que la tête tourne... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté ;
Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

CLÉON, *bas à Valere.*

A merveille ! appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
Est tout-à-fait touchant, et donne grande envie...

VALERE.

Je veux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas à Valere.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or, écoute...

VALERE.

Attendez, il me vient une idée.

(*il se promene au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.*)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi ! la noce est retardée :
Je ferois à ma niece un fort joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant ;

Et s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime)
Il faut sur mes avis qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il ?

VALERE.

Pas mal... cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison ?
Elle est belle, en bon air ; enfin c'est mon ouvrage ;
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi?

VALERE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre ?

VALERE.

Oh ! rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espere.
Sachons ce qui l'occupe : est-ce donc un mystere ?

VALERE.

Non, c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre ! eh ! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALERE.

Parlons raison, mon oncle; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement :
Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALERE.

Oui... vous avez raison ; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile ;
Il change de langage.

VALERE.

Ecoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison ?

GÉRONTE.

C'est-à-dire
Après ma mort.

VALERE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on desire,
Mon cher oncle : or voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a :

La maison est à nous, on ne peut rien en faire;
Un jour je l'abattrois : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout-à-l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir : ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALERE.

Parceque pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, et me dit des injures !

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, mon cher oncle ! oh ! parbleu,
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espece.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon !
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALERE.

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.
(*à Cléon.*)
Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON.

Si sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et monsieur celui-ci, madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.

Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connoissez tout aussi bien qu'un autre:
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit;
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup; moi, qui ne le vois guere
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractere.

GÉRONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens:
Avant que de louer j'examine long-temps;
Avant que de blâmer, même cérémonie:
Aussi connois-je bien mon monde; et je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes;
Il faut y voir soi-même; et, par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant? ce langage m'assomme:
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot, et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé;
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire:
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphere,

Que, de peur d'être absurde on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux ; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre ;
Un tel est très méchant, vous disent-ils tout bas :
Et pourquoi ? c'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

(*un laquais arrive.*)

GÉRONTE.

Eh bien, qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne.

Cela suffit.

(*le laquais sort.*)

Voyons... Ah ! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture ? Oui-da ! j'allois vraiment
Faire une belle affaire ! Oh ! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matiere est féconde :
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on ? Qui ?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est ;
Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre :

On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi ! daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose ; mais...

CLÉON.

Voyons : je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayiez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien ; sur vous je ne prends nul ombrage :
Vous pensez comme moi sur ce plat fréluquet :
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON *lit.*

« J'apprends, monsieur, que vous donnez votre « *niece* à Valere : vous ignorez apparemment que « c'est un libertin, dont les affaires sont très déran- « *gées*, et le courage fort suspect. Un ami de sa mere « dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le mé- « diateur de ce mariage, et vous sacrifie. Il m'est « revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valere ; « prenez garde que ses conseils ne vous embarquent « dans une affaire qui ne peut que vous faire tort « de toute façon. »

GÉRONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom ?

(*il déchire la lettre.*)

GÉRONTE.

Comment ! vous déchirez !...

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi; qu'on en veut à Valere ?

CLÉON.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié...

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système ;
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme, mais ;
Votre écrivain peut-être... Enfin sachez les faits;
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne,
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés; rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, et mon affaire est faite.
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite ;
Deux mots : je vous attends.

SCENE XI.

CLÉON, VALERE, *d'un air réveur.*

CLÉON, *fort vîte et à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux ;
Géronte vous déteste : il s'en va furieux ;
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage ;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCENE XII.

VALERE, *seul.*

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah ! qu'un premier amour a d'empire sur nous !
J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver ! j'aurois fait le malheur de ma vie ;
Ses regards ont changé mon ame en un moment ;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.

Que j'étois pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur et noble et naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !
Ma conduite à mes yeux me pénetre de honte.
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois ; j'espere mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... Si j'avois pu prévoir..,
Allons tout reparer : je suis au désespoir.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi ! mademoiselle, encor cette tristesse !
Comptez sur moi, vous dis-je; allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux ! et qu'ils savent, hélas !
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere :
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire ;
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agréments,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentiments ;
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré que je croyois si tendre,
Oui, Valere, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valere me méprise !... il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très bien ; je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre :
Tout est rompu; je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais ! tout ceci me passe, et n'est pas naturel ;
Valeré vous adore, et fait cette équipée !
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant ;
Je vous ménagerai cet éclaircissement
Sans que dans mon projet Florise nous dérange :
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux ; tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? c'est *ma chere Lisette*,
Mon enfant... On m'écoute, on me trouve parfaite ;
Tantôt on ne pouvoit me souffrir : à présent,
Vu que pour terminer, Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaîté, d'une folie extrême :
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin :
Il *est délicieux*, *incroyable*, *divin* ;
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse.
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande; on le dit en fureur :

Mais je compte guérir le frere par la sœur.

CHLOÉ.

Eh ! que fait Valere ?

LISETTE.

Ah ! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés ; car vous concevez bien
Que, s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.
Pour Valere et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence ou brouillerie entre eux ?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mere descend ; allez, soyez tranquille.

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment !..?
N'importe si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste ? et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin ? Comment faire ? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus signe son nom, et n'est pas écrivain.

SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, madame ?

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton;
Tu resteras ici. Je parlois de Cléon.
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante ?
J'ai bien vu tout-à-l'heure (et ton goût me plaisoit)
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit :
Conviens qu'il est charmant; et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, madame! eh, mon dieu! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément;
Et, si vous persistez à le juger de même,

Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah ! tu l'aimeras donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble ;
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misere affreuse, ennuyeux à mourir ;
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir ; mais...

FLORISE.

Quoi ?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien !... J'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque :
Il me parle souvent, et souvent je remarque

Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé :
Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.

Chimere ! Il faut pourtant éclaircir ce nuage ;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui :
Toi, fais causer Cléon, et que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre ;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie !

LISETTE.

Oh ! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon ;
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même :
J'ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer comme je le prétends
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE.

Ah ! rien n'est plus facile :
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style ;
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là.

Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie;
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi :
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien! c'est de ma part une galanterie;
L'éloge des absents se fait sans flatterie :
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valere.*

Encor monsieur Ariste avec son protégé!
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé;
Mais ils ne sentent rien, laissons-les.

SCENE IV.

ARISTE, VALERE, *paré.*

VALERE.

On m'évite;
O ciel! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi:
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien; et c'est sur quoi je compte:
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALERE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoissez-vous?

VALERE.

Non; mais je vois ce qu'il est:
D'ailleurs ne juge-t-on que ceux que l'on connoît?
La conversation deviendroit fort stérile;
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécille.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté, qui vous est étrangere;
Eh! pourquoi s'opposer à son bon caractere?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre...

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule!
Rompre avec un ami!

ARISTE.

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connoissances:
Et que de repentirs suivent ces imprudences!
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entiere;
Et c'est des premiers pas que dépend la carriere.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé!

VALERE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très estimé:
Il a les ennemis que nous fait le mérite;
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite:

Aux spectacles sur-tout il faut voir le crédit
De ses décisions; le poids de ce qu'il dit;
Il faut l'entendre après une piece nouvelle;
Il regne, on l'environne; il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre:
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'orateur des foyers et des mauvais propos!
Quels titres sont les siens? l'insolence et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents et les dons du génie:
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre:
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits, et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de plaisant connoissez la misere :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étoient que des sots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bonffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'antres méchants d'un grave caractere,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire ;
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux :
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant jusque dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tons les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALERE.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? j'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire :
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé !

Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
Stérilité de l'ame, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun ; par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre, et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumiere :
La réputation des mœurs est la premiere ;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur ;
Sans lui l'esprit n'est rien ; et malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALERE.

Je vois tout le contraire, on le recherche, on l'aime ;
Je voudrois que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins ; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois ;
Quand il est à Paris il ne peut y suffire :
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on desire?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent :

On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre ;
Et loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?

VALERE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui ?

VALERE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avoûrez du moins que sa vie est heureuse :

On épuise bientôt une société ;
On sait tout votre esprit, vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf ; il faut une autre scene
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promene
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien ;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien...

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame méprisable !
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable,
Etranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, et par-tout rejeté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté ;
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déja malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage ;
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,

L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, et vous le connoissez.

VALERE.

Je ne le verrois plus si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choses ;
C'est donner à des riens les plus horribles causes :
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser ;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous ? Quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables ;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité ?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme !

VALERE.

Je ne le connois plus s'il n'est point honnête homme :
Mais il me reste un doute ; avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siecle, et je suis comme un autre.

Tout le monde est méchant ; et je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant ? oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule ;
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles
Les hommes rassemblés ; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils ; soyez bon, vous plairez ;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur, que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,

Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCENE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE.

Le voilà bien paré! ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayiez ici perdu votre étalage!

VALERE.

Cessez de m'accabler, monsieur, et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie:
Je n'ai qu'une espérance, ah! m'est-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux:
Voulez-vous mon malheur?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALERE.

Ah! laissez là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laissez un souvenir...

GÉRONTE.

Vous-même laissez-nous:
Monsieur veut me parler. Au reste arrangez-vous

Tout comme vous voudrez, vous n'aurez point ma niece.

VALERE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'au moment d'ivresse...

GERONTE.

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALERE.

Quoi donc ?

GÉRONTE.

Je ne dis rien : mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

Non, monsieur, j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCENE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal ; je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure ; il peut obtenir votre estime :
Vous avez vos raisons apparemment ; et moi

J'ai les miennes aussi ; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouviez ignorer le mauvais caractere.

ARISTE.

Ce tou-là m'est nouveau ; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous ? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espece pareille,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde ?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger ;
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur,
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice :
Valere a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice ;
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion ;
Mais de ce caractere il a vu la bassesse :

Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse...

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet
Il lui manquoit ce vice, et le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage;
Ce que je sais de lui...

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor ! J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui;
Qu'a-t-il à faire là ? Vous parlez mal de lui
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi ! me justifier ! eh ! de quoi, je vous prie ?

GÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets...

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirois ce que je ne veux pas...

SCENE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'apprendrez-vous, monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle ame assez noire...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés ; amis de tous les tems,
Vous êtes au-dessus de tous les différents :
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage ;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valere, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scene ;
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui ?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage ;
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut ?
Il est près de Chloé qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLÉON.

Oh bon ! quelle folie ! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchants ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est ;
On reçoit, et l'on rend ; on est à-peu-près quitte :
Parlez-vous des propos ? comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien ; qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre ;
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre :
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant ;
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries ;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces frippons là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui ; pour le fuir tous les moyens sont bons ;
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimoit si fort ; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule :
Au reste chacun parle et fait comme il l'entend.

Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne ; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin ;
Ces indiscrétions, ces rapports infideles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles ;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, et la mort du plaisir ?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caracteres,
L'aisance, la franchise, et les plaisirs sinceres.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira :
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait, monsieur ; connoissez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison ; si vous voulez le bien ;
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.

Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui révélerai des choses qu'il ignore;
Vous serez notre juge : allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication ! en faut-il quand on s'aime ?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans !... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis ;
Et je crains... Vous sortez ? Mais vous me faites rire.
De grace, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCENE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette, en sortant.*

Songe au moins..

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

SCENE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins :
Acheve de m'instruire, et ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet ;
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLÉON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi ! l'aventure est parfaite :
Feignons ; c'est à Valere assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse ;
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse :
Sonde encor ses desirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.

Quoi?

LISETTE.

Ce goût pour madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déja dit; non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire:
Ce n'est pas pour monsieur; j'aime son caractere,
Il est assez bon maître, et le même en tout temps,
Bon homme...

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour madame!... Oh! d'honneur. Mais je crains ma franchise:
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, et je croi...

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux! tu te moques de moi:
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie;
J'eus Araminte un mois; elle étoit très jolie,
Mais coquette à l'excès; cela m'ennuyoit fort:
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple et pure,

Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des desirs;
Mais madame Florise !...

LISETTE.

Elle est insupportable;
Rien n'est bien : autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir;
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir;
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant :
Tant de prétentions, tant de petites graces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement;
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parcequ'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment : il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythere,
Ou sans cesse essuyer des scenes de dépit,

Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit ;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE.

Au fond je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire ;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire :
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix ! j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit ;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est ma foi partie,
De rage, apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien ?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur ; souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.

Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.
(*à part, en sortant.*)
Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire
Achevons de brouiller et de noyer Valere.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Entre donc... ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont pas.
Eh bien ! de ta prison tu dois être fort las ?

FRONTIN.

Moi ! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chere,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geoliere,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin...

LISETTE.

Supprime ce nom-là;
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere :
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire;

Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marîrons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée ?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée;
Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître ;
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valere l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte
Qui par nous tous dans peu saura la vérité :
Veux-tu lui rester seul ? et que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter ! jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien ! écris-lui,.. Tu ne sais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu !

LISETTE.

Tu te vantes ?

FRONTIN.

Moi ? non :

Tu vas voir.

(*il écrit.*)

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement ; mais tant mieux : mande-lui, sans mystere,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin, t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages :
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi ;
Valere, c'en est fait, te prend à son service.
Tu peux dès ce moment entrer en exercice :
Et, pour que ton état soit dûment éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mere :
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre ;
Je vais t'expédier *.

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos vraiment,
J'oubliois...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.

---

* Nous restituons ici deux vers qui ne se trouvent que dans la deuxieme édition, faite en 1748, sous les yeux de Gresset, à Paris chez Jorry. Toutes les éditions calquées sur celles de 1745, et 1765, présentent dans les deux derniers vers de cette scene, et dans les deux premiers de la suivante, quatre rimes féminines. On lit dans quelques éditions les vers suivants :

Ne crains rien : va m'attendre.
« Nous ne tarderons pas à nous voir marier ;
« Et pour presser l'instant », je vais t'expédier.

SCENE II.

« Ne perdons point de temps ». J'ai de son écriture.

SCENE II.

LISETTE.

J'ai de son écriture :
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas je ne rends cette piece
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCENE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, à Ariste.*

Monsieur, pourrois-je vous parler ?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCENE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler;
En vérité, madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colere ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mere,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point, au reste, et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée !

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystere,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains ; c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre ;
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près ne sont rien ; et toute cette espece
N'a de force sur nous que par notre foiblesse :
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talents, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé !
Non ; il faut s'épargner tout égard, toute feinte ;
Les braver sans foiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talents,
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchants.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien ;
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien ;
Il vient de couronner l'histoire de sa vie ;

Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux :
Autant qu'il faut de soins, d'égards, et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher; je veux qu'il sache que c'est moi :
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

FLORISE.

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frere;
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,

Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois : sortons ; je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCENE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre ;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublirai jamais cette obligation :
Cessez de me parler pour ce petit Valere ;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusoit tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal sans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot :
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste ?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire

Où je suis pour ma part ; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même ;
Rien n'y fait ; il soutient son absurde système :
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentiments qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne ;
Car moi, je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain ;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracasseries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidents.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystere
De l'écrit contre vous ; et peut-être Valere,
Qui refusoit d'abord, et qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mere une lettre anonyme.
Au reste... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui ; ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh ! vous êtes trop bon : je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,

Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore! oh! laissez-les venir.
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très claire
Que je romps tout accord; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

Que je tiens bien mon sot! Mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé.
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes:
Mais je l'ai subjuguée... un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront... ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCENE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLÉON.

Vous venez à propos: j'allois chez vous, madame...

Mais quelle rêverie occnpe donc votre ame?
Qu'avez-vous? vos beaux yeux me semblent moins sereins;
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grace,
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise? et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Qnelle étoit mon erreur! quand je vous adorois,
Je me croyois aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginois;
Mais je vois à présent que je me suis trompée,
Par d'autres sentiments mon ame est occupée;
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,

Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute;
Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez, sans doute?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps,
Ou vous amuseroit par l'air des sentiments;
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, *à genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant, et éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincere,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien! allez, monsieur : que vos talents sur nous
Epuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.

Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre :
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle !
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Epargnons à Géronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scene extravagante;
Attendons quelques jours, et vous serez contente :
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois mal-aisé...

FLORISE.

Oh! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCENE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, CLÉON, FLORISE, CHLOÉ.

GÉRONTE.

Eh bien! qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh! qu'on me laisse en paix;
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valere ne craint rien : pour moi, je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez :
Ainsi que l'amitié la vérité m'engage...

GÉRONTE.

Et moi je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces miseres-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture ;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture...
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà.

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin ! je savois tout cela :
Belle nouvelle !

ARISTE.

Eh quoi ! votre raison balance ?

Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin !...

VALERE.

Connoissez mieux les gens ;
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu ! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALERE.

Que dites-vous, monsieur ? et quel nouveau mystere...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoyé : moi je l'ai pris ; qu'il vienne.
(*à un laquais.*)
Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amene.

GÉRONTE.

(*à Valere.*) (*à Cléon.*)
Frontin vous appartient ? Autre preuve pour nous !
Il étoit à monsieur même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valere, quelle est donc cette plaisanterie ?

VALERE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connois point.

Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave; on me mandoit que non.

SCENE IX.

GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALERE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin? et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non: ce n'est plus un mystere.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valere:
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux!

CLÉON.

Comment! malgré mon ordre il étoit en ces lieux!
Je veux de ce frippon...

LISETTE.

Un peu de patience,

Et moins de compliments; Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un frippon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon;
(*montrant Valere.*)
Il vous quitte d'ailleurs, et monsieur en ordonne:
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis;
Mais...

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit; j'en sais tout le mystere.

CLÉON, *très vivement.*

Mais, madame, c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez, mon frere.
Vous connoissez la main de monsieur; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire! corbleu!... Voilà donc de vos œuvres!
Ah! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connois:
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise:
Au reste serviteur. Si l'on parle de moi,

Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(*il sort.*)

SCENE X ET DERNIERE.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

Oh! l'on ne vous craint guere..
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractere;
Mais morbleu! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... Ma niece auroit Valere,
Si j'étois bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
(Je vous l'ai déja dit) un conseil ennemi...

GÉRONTE.

(*à Valere.*) (*à Ariste.*)

Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN.

2775201 A

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans la deuxieme partie.

Avertissement sur les Églogues de Virgile. P. 243
Eglogue I. Tityre. 247
Eglogue II. Iris. 255
Eglogue III. Palémon. 261
Eglogue IV. L'horoscope de Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste. 271
Eglogue V. Daphnis. 275
Eglogue VI. Silene. 289
Eglogue VII. Mélibée. 299
Eglogue VIII. Les regrets de Damon, et le sacrifice magique. 305
Eglogue IX. Mœris. 315
Eglogue X. Gallus. 323
Le siecle pastoral. 333
Vers adressés à Mgr l'évêque de Luçon. 338
Adieux aux jésuites. 340
Vers sur la tragédie d'Alzire. 342

Vers sur les tableaux exposés au salon de 1737. P. 343
Vers en réponse à une lettre de M. Vallier. 346

PIÈCES INÉDITES.

L'Abbaye. 348
Epître à M. de Boulongne, contrôleur-général. 365
Epître à M. le comte de Rochemore. 372
Vers extraits d'une lettre sur le discours prononcé à l'académie en 1774. 376
(Cette lettre se trouve tom. II, page 233).
A madame Th **. 381
Epître au P. Bougeant. 382
Quatorze ans, couplets. 387
Epître à MM. les ducs de Chevreuse et de Chaulnes. 389
Epître à M. de Monregard. 396
Fragment de l'épître intitulée LE CHARTREUX. 412
Vers à la ville d'Arras. 418
Réponse à un ami. 420
Vers en s'engageant à souper. 421
Lettre à M. le duc de Choiseul. 422
Epître à M. de Tournehem. 428
Epître sur l'Égalité. 434
Requête au Roi. 439
Romance. 445

Vers dans ma convalescence à M. l'abbé Chauvelin. Page 446

Fin des pieces inédites.

Le Méchant, comédie. 449

FIN DE LA TABLE DE LA SECONDE PARTIE.

B.12.6.135

B.N.C.F.